

DOMINIQUE AMANN

**Une Dynastie
de musiciens :
les Thurner**



La Maurinière
Éditions numériques

Ce fichier PDF contient un livre numérique.

Il est proposé en lecture gratuite mais n'en demeure pas moins la propriété de son auteur.

Il est interdit de le modifier, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© La Maurinière éditions - Dominique AMANN, 2012.

Site Internet www.la-mauriniere.com

ISBN 979-10-92535-06-8

SOMMAIRE

LA FAMILLE THURNER	5
Jean Turner	5
Ève-Rosine Turner	8
Joseph Turner et sa descendance	9
Théodore Turner et sa descendance	24
Anton et Friedrich-Eugen Turner	27
Auguste Turner	29
THÉODORE THURNER À MARSEILLE	33
ESSAI DE CATALOGUE RAISONNÉ	41
de l'œuvre de Théodore Turner	
Œuvres composées à Toulon	41
Œuvres composées à Marseille	47
Œuvres non datées et inédites	70
BIBLIOGRAPHIE	71

DU MÊME AUTEUR

Gammes, Accords, Tempéraments.

Toulon, l'auteur, 1999, in-8°, 160 pages.

Dragons et Dracs dans l'imaginaire provençal.

Toulon, La Maurinière, 2006, in-8°, 288 pages.

Jean Aicard, Contes et récits de Provence.

Marseille, éditions Gaussen, 2010, in-8°, 208 pages.

Georges Sand, Le Drac.

Marseille, éditions Gaussen, 2010, in-16, 160 pages.

La Tarasque, un dragon en Provence.

Marseille, éditions Gaussen, 2011, in-4°, 112 pages.

Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873.

Marseille, éditions Gaussen, 2011, in-8°, 304 pages.

LA FAMILLE THURNER

L'objet de cette étude est de faire connaître la postérité de Jean Thurner (1764-1834), instituteur et organiste alsacien, dont certains descendants vinrent s'établir à Toulon. En raison de la difficulté à remonter aux sources pertinentes dans une région qui a connu une histoire complexe et une pluralité de langues et de dialectes, le lecteur trouvera essentiellement ici des matériaux vérifiés et assurés, plutôt que des notices biographiques achevées.

Jean Thurner

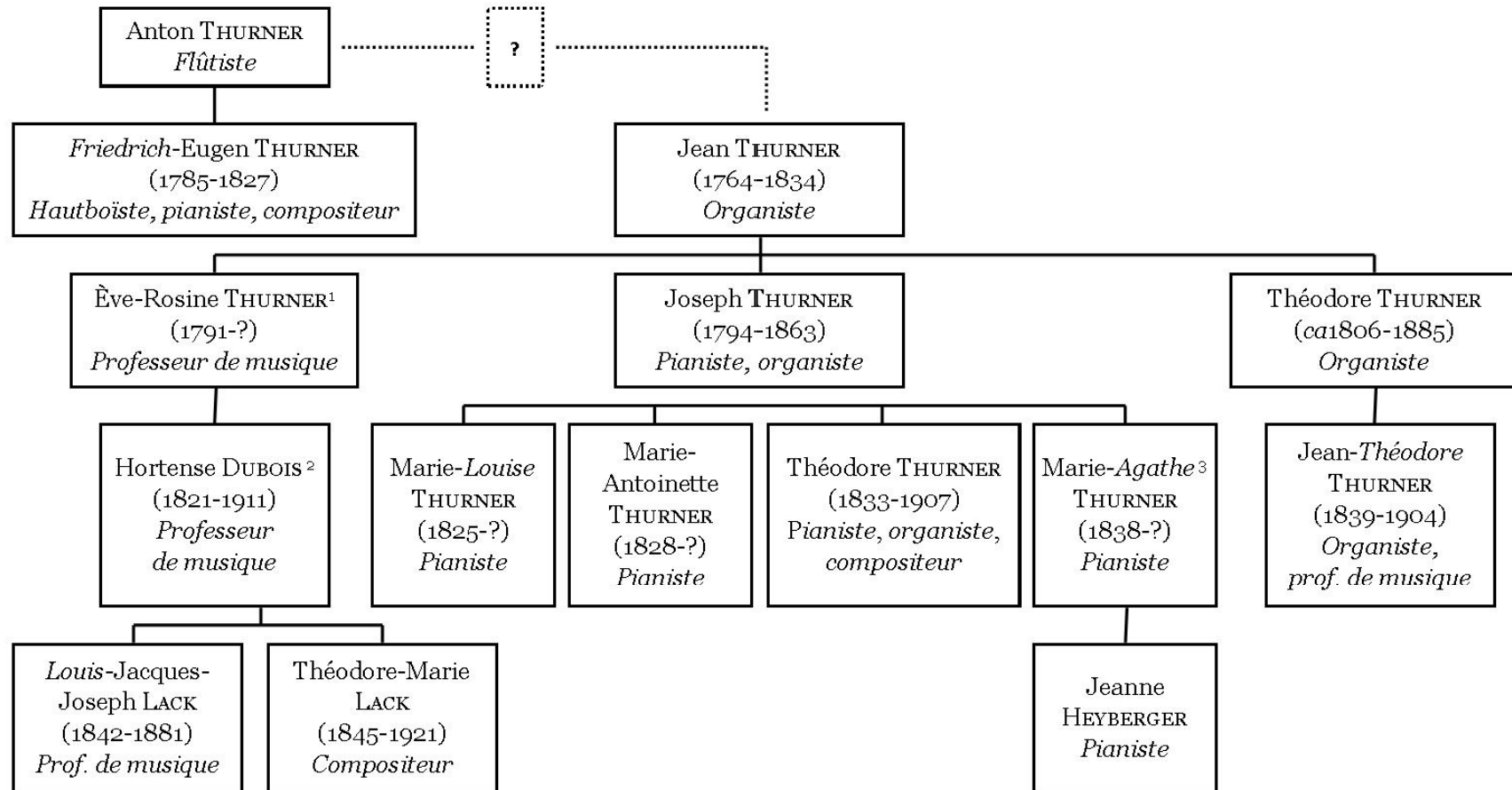
Les Thurner forment une longue dynastie de musiciens : « aussi loin que remontent vos traditions de famille, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle et au-delà, on trouve parmi vos ascendants une longue suite de musiciens de votre nom qui tous ont occupé, dans le monde musical, une place plus ou moins éminente¹. »

Jean-Jacob Thurner, cordonnier, fils d'Andrea Thurner, a épousé à Lauterbourg², le 7 novembre 1763, Marie Ursule Leber.

¹ STEPHAN (Édouard), « Réponse au discours de Théodore Thurner », 7 juin 1896, page 190.

² Lauterbourg est une petite ville du Bas-Rhin située au confluent de la Lauter et du Rhin ; c'est la ville la plus orientale de la France continentale.

Les musiciens de la famille THURNER



¹ A épousé Jacques-Quirin DUBOIS, maître de danse.

² A épousé Jean-Baptiste-Chrétien LACK, compositeur.

³ A épousé Joseph HEYBERGER, professeur de musique.

Leur fils aîné Jean³ est né à Lauterbourg le 22 août 1764⁴. Avec sa première épouse, Catherine Brenner, il eut au moins quatre enfants. Catherine étant décédée à Colmar le 31 août 1818, Jean Thurner épousa en secondes noces à Colmar le 17 mars 1819, Scholastique Freÿ, née à Aixheim (royaume de Wissembourg) le 10 février 1779, qui lui donna encore un fils. Jean Thurner est décédé à Colmar le 6 mars 1834, après avoir fait une carrière d'instituteur et d'organiste⁵. Trois enfants issus de son premier mariage sont connus pour avoir été musiciens : Ève-Rosine, François-*Joseph* et Théodore, dont les biographies et les descendance sont détaillées ci-après.

Jacob et Marie-Ursule eurent également, dans leur descendance, un fils prénommé Georges qui fit une carrière de cordonnier et fut témoin du second mariage de son frère aîné Jean avec Scholastique Freÿ.

8

Ève-Rosine Thurner

Ève-Rosine Thurner, née à Mothern⁶ le 21 janvier 1791, épousa à Strasbourg le 28 janvier 1813 Jacques-Quirin Dubois, un maître de danse né le 3 juin 1785 au Cheylard (Ardèche). Elle enseigna la musique. Dans sa nombreuse descendance – j'ai retrouvé la trace de huit enfants, – je citerai seulement Louis-Théodore Dubois, né à Strasbourg le 14 avril 1818, mais qui

³ Prénommé Jean-Charles dans l'acte de mariage de son fils Joseph.

⁴ Jacob Thurner a signé l'acte de naissance de son fils. Dans toute sa descendance, je ne trouve aucun illettré.

⁵ Voir STEPHAN (Édouard), « Réponse au discours de Théodore Thurner », 7 juin 1896, page 190 : « Votre père, votre premier maître, professeur et organiste émérite, comme votre grand-père [...] ». – Voir aussi l'acte de mariage de son fils Théodore, à Heiteren (Haut-Rhin) le 16 octobre 1833, où Jean est dit « maître de musique ».

⁶ Petite cité du Bas-Rhin, à proximité de Lauterbourg.

n'est pas l'auteur du célèbre *Traité d'harmonie* ; et Hortense-Amélie, née à Strasbourg le 2 juin 1821, qui épousa, dans cette même ville, le 21 octobre 1839, l'aide-instituteur Jean-Baptiste-Chrétien Lack (1814-1888) : Hortense-Amélie fut professeur de musique et son mari est signalé comme compositeur dans son acte de décès. Deux de leurs enfants, Louis-Jacques-Joseph Lack (né à Haguenau le 20 mars 1842 ; décédé à Quimper le 17 mai 1881) et Théodore-Marie Lack (né à Quimper le 3 septembre 1845 ; décédé à Paris le 1^{er} décembre 1921) furent professeurs et compositeurs de musique⁷. Hortense-Amélie est décédée le 15 août 1911 à Laval (Mayenne).

Joseph Thurner et sa descendance

Joseph Thurner est né à Lauterbourg en 1794. Instituteur primaire à Pfaffenheim (Haut-Rhin), il s'y maria le 7 novembre 1824 avec Agathe Zetter, une jeune fille du village : de leur union sont nés au moins sept enfants dont deux moururent en bas âge, et dont trois furent musiciens.

En 1847, Joseph Thurner, probablement retiré de l'enseignement, était organiste à Montbrison (Loire). La collégiale Notre-Dame-d'Espérance avait été dotée, par son archiprêtre l'abbé Crozet, d'un orgue des frères Joseph et Claude-Ignace Callinet, de Rouffach, inauguré le 6 janvier 1842, un des plus beaux instruments du diocèse de Lyon : grand et petit buffets

⁷ LACK (Louis) : *Ave Maria !* Solo de soprano avec accompagnement d'orgue et violon ad libitum, Rennes, Bonnel, DL 1871, in-folio ; *Les Clochettes*, polka pour piano, opus 12, Quimper, l'auteur, DL 1870, in-folio ; *Le Départ des hirondelles*, romance, paroles et musique de Louis Lack, Paris, J.-B. Katto, DL 1875, in-folio.

Son frère Théodore a laissé une œuvre considérable – environ trois cents opus, – essentiellement pour le piano : œuvres, transcriptions, anthologies, pédagogie.

9

riches en sculptures, trois claviers manuels, pédalier, quarante-six jeux.

C'est de Montbrison que Joseph Thurner postula pour obtenir l'orgue de la cathédrale de Toulon : le clergé et les fabriciens de l'église Sainte-Marie – également dite Notre-Dame-de-la-Seds – avaient en effet passé commande, en août 1847, au facteur Frédéric Jungk de Toulouse, d'un grand instrument de trois claviers et pédalier riche de quarante-deux jeux, devant être livré à la Noël suivante.

Joseph fit acte de candidature par lettre datée du 11 mai 1847 et les autorités paroissiales lui répondirent favorablement⁸ : nommé organiste de Notre-Dame en juillet 1847, il prit son poste le 1^{er} août suivant⁹ et poursuivit à Toulon sa carrière comme organiste de la cathédrale, professeur particulier de piano et de musique, jusqu'à son décès le 11 mars 1863 – son épouse était décédée le 13 août 1854.

Quant à leurs enfants¹⁰, la fille aînée Marie-Louise, née à Pfaffenheim le 11 novembre 1825 et restée célibataire, demeura

⁸ Pour toute cette chronique, voir AMANN (Dominique), *Les Orgues de la cathédrale de Toulon*, Toulon, La Maurinière éditions numériques, février 2013, 99 pages. Ouvrage publié sur ce site Internet.

⁹ Voir, aux archives de la cathédrale de Toulon : 1° dans le dossier 3.2 « Pièces diverses », la lettre du 11 mai 1847 par laquelle Joseph Thurner fait acte de candidature ; 2° dans le registre manuscrit *Correspondance de la fabrique Notre-Dame Majeure de Toulon*, folio 113, la réponse de la fabrique à Thurner ; 3° dans le dossier 3.2 « Pièces diverses », les lettres des 25 juin et 10 juillet 1847 par lesquelles Joseph Thurner discute les conditions de son engagement ; 4° dans le registre manuscrit *Correspondance de la fabrique Notre-Dame Majeure de Toulon*, folio 114, la lettre du 18 juillet 1847 par laquelle la fabrique établit les conditions définitives et invite Joseph Thurner à assurer son emploi à partir du 1^{er} août suivant.

¹⁰ Voir aux Archives municipales de Toulon : recensement, 1851, rue Lafayette, n° 109, ménage n° 271 : Thurner, François [Joseph !], organiste, 50 ans ; Thurner, Agathe, 40 ans ; Thurner, Louise, musicien, 20 ans ; Thurner, Théodore, musicien, 17 ans ; Thurner, Agathe, musicien, 13 ans. —

avec son père jusqu'à son décès puis rejoignit son frère Théodore à Marseille. Elle était professeur de piano.

Marie-Antoinette, née à Pfaffenheim le 10 août 1828, épousa à Toulon le 18 septembre 1860 le docteur Augustin-Louis-Hippolyte Reynaud, médecin à Bormes (Var), son village natal. Le jeune couple s'y établit et on leur connaît trois enfants.

Marie-Agathe Thurner

La benjamine Agathe, née à Pfaffenheim le 9 mai 1838, pianiste d'un certain talent, fit son entrée dans la vie musicale de la cité en 1855 : le samedi 10 mars, elle interpréta, lors d'un concert organisé par la Société artistique de Toulon dans salle d'honneur de la mairie, une *Grande fantaisie sur Lucie*, de Prudent ; cette prestation fut remarquée par le chroniqueur local : « M. Thurner a une jeune sœur, qui a exécuté une grande fantaisie sur *Lucie* de façon à mériter l'approbation générale. M^{lle} Agathe Thurner fait déjà grand honneur au nom qu'elle porte¹¹. »

Elle offrit encore quelques prestations au cours de cette année, jusqu'à ce que le journal annonce son départ : « M^{lle} Agathe Thurner part pour Paris ; elle va compléter au Conservatoire une éducation musicale déjà bien avancée. Elle a voulu différer d'un jour son départ pour concourir à l'inauguration de nos soirées musicales. La Société artistique lui a rendu en courtoise

Toulon, recensement, 1856, rue Lafayette, n° 109, ménage n° 474 : Thurner, Joseph, professeur de piano, veuf, 60 ans ; Thurner, Louise, fille, 29 ans ; Thurner, Théodore, professeur de piano, fils, célibataire, 23 ans. — Toulon, recensement, 1861, rue Lafayette, n° 109, ménage n° 466 : Thurner, Joseph, pianiste, 66 ans, veuf ; Thurner, Louise, pianiste, sa fille, 30 ans, célibataire. — Toulon, recensement, 1866 : il n'y a plus de Thurner au 109 rue Lafayette.

¹¹ *Le Toulonnais*, 21^e année, n° 3110, jeudi 15 mars 1855, « Feuilleton du Toulonnais », pages 1-2.

hospitalité, en vœux empressés pour ses succès futurs, sa déférence et son bon vouloir. Les applaudissements qu'elle a recueillis sont d'un bon augure pour ceux qui l'attendent, nous l'espérons, devant des juges plus sévères mais non moins justes appréciateurs¹². »

En 1857, elle obtint un premier accessit de piano et en juillet 1859 un deuxième prix de piano dans la classe d'Henri Herz.

Le 4 juillet 1860, elle épousa à Toulon Joseph Heyberger, un professeur de musique domicilié à Mulhouse (68), et qui fit une intéressante carrière artistique :

Heyberger, Joseph, compositeur et professeur de musique, naquit à Hattstatt, près de Rouffach, le 18 janvier 1831, d'une famille d'artisans. Son père exerçait le métier de tourneur en bois et sa mère, brave paysanne laborieuse, bien éveillée, était douée d'une fort jolie voix qui redisait volontiers nos chants populaires alsaciens qu'elle connaissait presque tous. Très jeune encore, Joseph montra déjà des dispositions pour la musique et ce fut l'instituteur de son village qui lui en donna les premières notions. Après avoir achevé ses études au collège de Rouffach, alors très florissant, il choisit la carrière musicale pour laquelle il se sentait un goût de plus en plus prononcé et un attrait irrésistible. À Colmar, il continua de prendre des leçons de musique jusqu'à son entrée au Conservatoire de Paris, en 1847, pour suivre les cours de Marmontel. De retour en Alsace, en 1852, il remplit les fonctions d'organiste à l'église Sainte-Marie, plus tard à la paroisse Saint-Étienne à Mulhouse. En même temps, il débutait dans la composition par quelques

¹² *Le Toulonnais*, 21^e année, n° 3215, samedi 24 novembre 1855, « Nouvelles locales. Soirée d'inauguration de la Société artistique du Var », page 2, colonnes 2-4.

chœurs, puis par une opérette intitulée *Le Bienfaiteur*, qui fut jouée avec succès aux théâtres de Mulhouse et de Colmar. Directeur de la Chorale et de la Concordia de Mulhouse, en 1860, il épousait la même année M^{lle} Thurner, de Pfaffenheim, sœur du célèbre pianiste Th. Thurner. Doué des plus brillantes qualités musicales, Heyberger brigua et obtenait, en 1872, la place de professeur de solfège et de chef des chœurs au Conservatoire de Paris : c'était là une position digne de son grand talent. Deux ans après, il dirigeait aussi les chœurs de l'Opéra-Comique, puis, un peu plus tard, ceux du Théâtre lyrique, mais sa santé précaire l'obligea à quitter des postes aussi fatigants. C'est à Paris qu'il a publié son recueil de chants alsaciens et qu'il commença un opéra : *Les tonneliers de Bergheim*, resté inachevé ; mais c'est surtout à Mulhouse qu'il conçut ses principales compositions chorales. Esprit élevé, appréciant les beautés du chant liturgique, comprenant la puissance de l'union des chœurs, exprimée par l'unisson des voix, Heyberger avait cherché et avait réussi à appliquer à la musique moderne l'un des plus incontestables prestiges de notre plain-chant. On lui doit trois ou quatre Messes à quatre voix mixtes et une quantité de motets religieux ; de plus : *E Firobe im e Sundgauer Wirtshüs*, opérette par Aug. Stœber, dans laquelle la musique de Heyberger, entremêlée de vieux refrains populaires que l'on est tout heureux de trouver là, se lie étroitement aux vers de l'auteur, elle en souligne la saveur naïve par de charmantes mélodies, fraîches et infiniment pittoresques. En 1865, la deuxième partie du *Firobe (la retraite dans un cabaret du Sundgau)*, seule existante alors, avait été représentée au 6^e banquet annuel de la Concordia avec un succès tel, que Heyberger suggéra au poète l'idée d'une première partie, pour laquelle il composerait une ouverture et quelques morceaux de musique instrumentale, de sorte que trois ans après, les 27, 29 et 30 avril 1868, le *Firobe*

fut applaudi d'enthousiasme à Mulhouse, le 13 juin 1869 à Colmar et fut accueilli d'un véritable triomphe en 1891, alors que Stœber était mort en 1884 et que Joseph Heyberger mourut le 1^{er} février 1892 ; — *S' Lob vom ledig à Stand* (l'Éloge du célibat) ; — Des chœurs d'hommes qui ont eu du succès ; — Quelques romances ; etc.¹³

Sa mort fut unanimement regrettée :

C'est avec un vif regret que nous annonçons la mort, à la suite d'une bien douloureuse maladie, de M. Joseph Heyberger, chef de chant à la Société des concerts, ancien chef des chœurs à l'Opéra-Comique. Né à Hattstatt (Alsace), le 18 juin 1831, Heyberger s'était fait une situation brillante à Mulhouse comme organiste et comme professeur, et avait fondé en cette ville une Société chorale qui, jusqu'en 1870, avait remporté tous les premiers prix dans les concours français et internationaux. Il a écrit des chœurs et des oeuvres théâtrales — en dialecte alsacien — qui restent encore populaires dans son pays natal ; il a organisé et dirigé des fêtes musicales réunissant jusqu'à deux mille exécutants et dans lesquelles il faisait entendre des chefs-d'œuvre classiques. En 1871, il n'a pas hésité à sacrifier la situation brillante qu'il occupait à Mulhouse pour rester Français. En 1874, il fut nommé chef de chant à la Société des concerts du Conservatoire et, l'année suivante, professeur d'une classe spéciale de solfège pour les chanteurs. C'est à lui, à son zèle artistique, à son enseignement ardent et convaincu qu'ont été dues les belles exécutions de la Messe en *ré* de Beethoven et de la Messe en *si* mineur de J.-S. Bach, qui ont fait sensation dans le monde

¹³ SITZMANN (le frère Édouard), *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*, volume I, page 770, colonnes 1-2.

musical. Heyberger laisse une veuve qui est la sœur de l'éminent pianiste Théodore Thurner, depuis longtemps fixé à Marseille, et une jeune fille qui a remporté, il y a quelques années, un premier prix de piano au Conservatoire¹⁴.

Leur fille, Jeanne Heyberger, obtint en effet un premier prix de piano au Conservatoire de Paris en 1877 dans la classe de M^{me} Louise-Aglaré Massart¹⁵.

Théodore Thurner

Théodore Thurner¹⁶ est né à Pfaffenheim le 13 décembre 1833. On ne sait rien sur ses jeunes années en Alsace sinon qu'il reçut sa première éducation musicale de son père. Il semble être arrivé à Toulon au printemps 1845, « dans les bagages » du facteur d'orgues Augustin Zeiger qui construisait alors l'orgue de l'église Saint-François-de-Paule¹⁷.

¹⁴ *Le Ménestrel*, 58^e année, n° 7, dimanche 14 février 1892, « Nécrologie », page 56, colonne 1. On corrigera l'erreur sur la date de naissance : Joseph Heyberger est bien né le 18 JANVIER 1831, et non au mois de juin.

¹⁵ *Le Ménestrel*, 43^e année, n° 36, dimanche 5 août 1877, page 282, colonne 2, « Piano, séance du mardi 24 juillet 1877 », femmes, 37 concurrentes.

¹⁶ La biographie de Théodore Thurner est connue par quelques notices biographiques. La plus développée, mais qui n'est pas exempte de quelques erreurs, est celle de FÉTIS (François-Joseph), *Biographie universelle des musiciens*, tome VIII, pages 220-221. Notice reprise à l'identique dans le *Supplément de Pougin*, volume II, pages 575-576.

Les notices publiées dans les ouvrages suivants n'apportent aucune information nouvelle : *Dictionnaire de la musique en France au XIX^e siècle*, page 1218, colonne 1. SITZMANN (le frère Édouard), *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*, volume II, page 875, colonnes 1-2. CAIN (Jean-Robert) et MARTIN (Robert), *L'Orgue dans la ville, le Marseille des organistes*, page 349, colonne 2.

¹⁷ L'église, primitivement dédiée à Saint-Jean, fut rendue au culte en 1803 et érigée en paroisse le 25 mars 1804 sous le nom de Saint-François-de-Paule.

Par convention du mois de mai 1843, la paroisse commanda à Augustin Zeiger un orgue neuf, pour un montant de treize mille francs entièrement payés des deniers de l'église, le conseil municipal n'ayant pas voulu participer à la dépense¹⁸. Son inauguration eut lieu le jeudi 3 avril 1845, par le facteur-organiste lui-même :

Ainsi que nous l'avons annoncé, l'inauguration de l'orgue de la paroisse de cette ville Saint-François-de-Paule, a eu lieu le 3 courant. Rien n'a manqué à cette cérémonie pour la rendre des plus solennelles. La religion l'a consacrée au milieu d'une assistance des plus brillantes et des plus nombreuses ; elle a été couronnée par le beau talent de M. Zeiger, si capable comme organiste, de révéler toutes les beautés de l'instrument qu'il livrait ce jour-là à l'église comme facteur.

Beaucoup de personnes qui peuvent apprécier le double mérite de M. Zeiger, ont regretté de n'avoir pu assister à l'inauguration, soit que l'église fût insuffisante pour contenir la foule qu'elle avait attirée, soit à cause de l'heure qui était celle des affaires. Désireuse de les en dédommager, la fabrique qui a traité avec M. Zeiger pour trois nouveaux jeux, qui rendront l'instrument des plus complets, attend l'époque très prochaine à laquelle ils seront placés, pour l'engager à donner une nouvelle séance.

Le chanoine Jean Rue, né à Gréolières (Var) et décédé à Toulon le 8 mai 1847, dirigea la paroisse Saint-François-de-Paule du 11 mai 1843 jusqu'à son décès. Il enrichit son église d'une chaire et d'un orgue.

¹⁸ « Nous apprenons que M. le curé de l'église St.-Jean vient de traiter avec M. Zeiger pour un orgue semblable à celui de l'église St.-Pierre. » (*Le Toulonnais*, 9^e année, n° 1319, jeudi 15 juin 1843, page 3, colonne 3, « Chronique locale »). — « La fabrique, dans cette circonstance, se suffit à elle-même, et cet instrument, du coût de 13,000 fr., fut en entier payé des deniers de l'église. » (VERAN, *Historique de l'église Saint-François-de-Paule*, pages 43-44).

Comme le jour de l'inauguration, chacun sera à même d'apprécier la supériorité de son orgue auquel il a d'ailleurs appliqué pour la première fois un nouveau système de perfectionnement pour lequel il a été récemment breveté. Considéré comme ouvrage mécanique il présente des détails dans lesquels la solidité rivalise avec le fini. Il est encore remarquable par un nouveau système de soufflerie, aussi nourrie et régulière que facile à manœuvrer. Considéré comme instrument, il présente *un grand jeu*, d'une puissance étonnante, et telle qu'elle remplirait un vaisseau deux fois plus vaste ; rien n'égale la douceur et le volume des sons des *jeux de fond* ; son *plein jeu* est d'une pureté éclatante ; les connaisseurs ont remarqué qu'on n'y sent pas les reprises trop sensibles dans toutes les autres orgues. Les jeux de détail, comme la grande, la petite flûte, l'euphone, la gambe, etc., etc., sont d'une vérité que chacun a été à même d'apprécier. Le chœur de voix humaines qu'on a jamais entendu en France et qu'on ne peut y entendre que dans les orgues de M. Zeiger, a comme partout, causé la surprise, excité l'émotion, surtout lorsqu'il se mêle à des effets inconnus d'orage que l'on croit entendre gronder et au milieu duquel on croit voir un peuple à genoux, implorant sa cessation par des chants religieux.

Aux éloges que nous nous sommes fait un plaisir de donner à M. Zeiger, comme facteur et organiste, nous devons mêler ceux si justement mérités par le curé et les fabriciens de Saint-François-de-Paule, pour avoir doté cette église d'un instrument tel que celui que nous venons de dépeindre¹⁹.

Le jeune Théodore fut nommé titulaire de ce nouvel instrument :

¹⁹ *Le Toulonnais*, 11^e année, n° 1597, mardi 8 avril 1845, page 3, colonne 3, « Chronique locale ».

Lorsque, après avoir instruit le public de l'acquisition faite par l'église St-François de Paule de cette ville, d'un orgue sortant des ateliers de M. Zeiger facteur de Lyon, nous félicitons M. le curé et messieurs les fabriciens, de l'avoir dotée d'un si bel instrument, chacun disait qu'il ne suffisait pas d'avoir de bonnes orgues, et qu'il fallait aussi se procurer un bon organiste. Nous nous faisons aujourd'hui un plaisir d'annoncer que le vœu du public à cet égard a été parfaitement rempli. Les amateurs et connaisseurs en musique sont unanimes, pour proclamer que le jeune organiste M. Turner, à peine âgé de 18 ans qui a été affecté en cette qualité à St-François de Paule, y a fait preuve d'un talent et d'un savoir déjà assez éminent pour assurer des jouissances à ceux qui iront l'entendre. À cela nous devons ajouter que M. Turner avait déjà brillé comme pianiste dans un concert donné ici le mois dernier, au profit des pauvres ²⁰.

Cette annonce nécessite quelques précisions.

1° Parmi les trois Théodore Thurner que j'ai cités, il ne peut s'agir que du fils de Joseph : en effet, en mai 1845, Théodore, son oncle, né vers 1806, était âgé d'environ trente-neuf ans et Théodore-Jean, son cousin, né en 1839, n'avait que six ans.

2° Le jeune Théodore fils de Joseph n'était pas « à peine âgé de 18 ans », comme l'affirme le journaliste : né le 13 décembre 1833, il n'avait en réalité que onze ans et demi ! Il est vrai qu'une

²⁰ *Le Toulonnais*, 11^e année, n° 1613, jeudi 15 mai 1845, page 3, colonne 3. — Le concert évoqué à la fin de l'article eut lieu le lundi 21 avril précédent, en faveur des pauvres malades visités par les sœurs de Saint-Vincent de Paul, avec le concours d'excellents artistes de la ville et de bons amateurs. Augustin Zeiger avait été prié de jouer sur un harmonium Debain, mais il était alors fort occupé à Marseille : il y a tout lieu de penser qu'il ne put venir à Toulon et qu'il dépêcha le jeune Théodore pour l'y remplacer. Pour l'annonce de ce concert, voir *Le Toulonnais*, 11^e année, n° 1601, jeudi 17 avril 1845, « Chronique locale », page 3, colonnes 1-2 ; cette manifestation ne fit pas l'objet d'un compte rendu dans le journal.

très grande précocité dans l'apprentissage de la musique lui permettait déjà une belle aisance au clavier. Sa nomination peut paraître surprenante mais, en l'absence de toute école de musique, la ville de Toulon ne disposait guère de véritables organistes et la plupart des instruments étaient tenus par des pianistes bénévoles.

3° Augustin Zeiger est né à Hartmannswiller (Haut-Rhin) le 10 fructidor an XIII (28 août 1805). D'abord instituteur, il s'établit vers 1827 à Lyon comme organiste de l'hospice de la Charité. À partir de 1835, il s'intéressa à la facture d'orgue et plaça son premier instrument à Lorgues (Var) : inauguré le 22 octobre 1837, il s'agissait d'un grand huit pieds offrant quatre claviers manuels, un pédalier et quarante-trois jeux. Que ce jeune facteur, débutant et récemment installé, ait pu fournir d'emblée un travail aussi considérable, étonnera légitimement : « D'après l'avis autorisé de Claude Aubry, Zeiger aurait été, tout au moins au début, un commanditaire des frères Callinet de Rouffach, et aurait monté du matériel sorti de leurs ateliers ²¹. » Zeiger aura donc probablement connu la famille Thurner à Montbrison en venant effectuer de petits travaux pour le compte des Callinet.

Le jeune organiste ne demeura guère à ses claviers puisqu'il rejoignit, en 1846 ²², au Conservatoire de Paris, la classe de Zimmermann ²³, remplacé en 1848 par Antoine Marmontel ²⁴.

²¹ SANTON (François), « Les orgues de Saint-Victor de Marseille », page 25.

²² Peut-être même dès 1845, mais plus probablement en 1846.

²³ Pierre-Joseph-Guillaume Zimmermann, est né à Paris le 19 mars 1785 et y mourut le 29 octobre 1853. Fils d'un facteur de pianos, il fut naturellement dirigé vers l'étude de cet instrument ; il obtint la classe du Conservatoire de Paris en 1816 et la conserva jusqu'en 1848. Pédagogue renommé, il forma de très nombreux élèves. Il a également laissé deux opéras, deux con-

Il obtint un accessit en 1848²⁵ et un premier prix en 1849 :

PIANO. Le concours de piano a été des plus brillants : 13 jeunes gens et 21 demoiselles y ont pris part.

Wieniawski et Thurner, 1^{er} prix partagé, sont deux élèves de M. Marmontel ; ces deux jeunes pianistes ont obtenu un succès d'enthousiasme. Nous avons rarement assisté à un aussi brillant concours²⁶.

Il y étudia également l'harmonie avec François Bazin, grand prix de Rome en 1840, et le contrepoint avec Zimmermann ; il reçut enfin des conseils de Charles-Valentin Alkan qui lui donna le goût des œuvres de Jean-Sébastien Bach. Dans ces différentes classes du Conservatoire il rencontra Georges Bizet, Francis Planté, Joseph Wieniawski et Eugène Ketterer.

Théodore n'avait toutefois pas oublié Toulon. Il s'y trouvait, en effet, en mai 1847 lorsque les très célèbres sœurs Maria et Theresa Milanollo²⁷, violonistes en tournée à Marseille, donnèrent quatre auditions les mardi 4, lundi 17, jeudi 20 et jeudi 27

certos pour piano et orchestre, six recueils de romances et des œuvres pour le piano.

²⁴ Antoine-François Marmontel est né à Clermont-Ferrand le 16 juillet 1816 et mourut à Paris le 17 janvier 1898. Élève de Zimmermann pour le piano, il succéda à son maître au Conservatoire. Compositeur fécond, il a laissé une œuvre musicale considérable, notamment dans le domaine pédagogique. On lui doit également des travaux musicologiques sur les musiciens de son temps.

²⁵ « L'accessit a été donné à MM. Gaix, Mansour, Thurner et Monturat. » (*Le Ménestrel*, 15^e année, n° 35-36, dimanches 30 juillet et 6 août 1848, « Nouvelles diverses », page 3, colonne 1).

²⁶ *Le Ménestrel*, 16^e année, n° 35, dimanche 29 juillet 1849, « Conservatoire de musique et de déclamation. Concours annuels », page 3, colonne 1.

²⁷ Teresa Milanollo (1827-1904), violoniste et compositeur, débuta au théâtre de Mondovi en avril 1836. Sa sœur Maria (1832-1848) fut également violoniste. Elles menèrent très tôt une existence itinérante qui les conduisit

mai 1847²⁸. Elles avaient coutume d'inviter les meilleurs artistes de la localité – instrumentistes et chanteurs lyriques – et même d'excellents amateurs à se joindre à elles pour varier leur programme. Théodore Thurner participa aux quatre concerts : « Notre jeune pianiste M. Thurner doit à son talent éminent d'avoir été appelé à exécuter avec M^{lle} Theresa un duo concertant de violon et piano, qui a fait le plus grand plaisir. Il a été invité par les deux sœurs à figurer sur le prochain programme et à jouer un solo²⁹. » ; « Comme au premier concert, le piano sera tenu par M. Gellas, notre professeur distingué et par M. Thurner, à qui aussi un beau talent promet un bel avenir³⁰. » ; « M. Thurner a fait entendre une fantaisie de piano sur des motifs de *Robert-le-Diable*. Le théâtre est peut-être encore, quelque étriqué qu'il soit, une salle trop grande pour que les sons du piano arrivent distinctement à toutes les oreilles. Cependant, l'attention du public n'a pas fait défaut au jeune pianiste, pas plus que les applaudissements. M. Thurner a fait preuve d'un goût infini en accompagnant au piano les violons des virtuoses, héroïnes de la soirée. Il a résolu le difficile pro-

dans plusieurs pays et notamment à Paris où elles prirent des leçons de Bériot et Habeneck. Entre 1842 et 1848, leurs tournées européennes connurent un immense succès. Après le décès de sa sœur, Teresa continua ses concerts jusqu'à son mariage en 1857.

²⁸ Pour les annonces des manifestations et les comptes rendus, voir *Le Toulonnais*, 13^e année : n° 1915, mardi 4 mai 1847, « Chronique locale », page 3, colonne 2 ; n° 1916, jeudi 6 mai 1847, page 2, colonnes 2-3 ; n° 1917, dimanche 9 mai 1847, page 3, colonne 2 ; n° 1919, jeudi 13 mai 1847, page 3, colonne 2 ; n° 1920, dimanche 16 mai 1847, page 3, colonne 3 ; n° 1921, mardi 18 mai 1847, page 3, colonne 1 ; n° 1922, jeudi 20 mai 1847, page 3, colonnes 2-3 ; n° 1923, dimanche 23 mai 1847, page 2 colonne 3, et page 3 colonnes 1-2 ; n° 1925, jeudi 27 mai 1847, page 2 colonne 3 et page 3 colonne 1.

²⁹ *Le Toulonnais*, 13^e année, n° 1916, jeudi 6 mai 1847, page 2, colonne 3.

³⁰ *Le Toulonnais*, 13^e année, n° 1920, dimanche 16 mai 1847, page 3, colonne 3.

blème de faire ressortir les beautés et les accords de l'accompagnement sans qu'une seule note des violons ait été perdue pour les auditeurs³¹. » ; « *Le piano sera tenu par MM. GELLAZ et THURNER*³². »

C'est aussi durant ce séjour qu'il appela son père à Toulon. Dans l'une de ses lettres au curé de la cathédrale, Joseph Thurner mentionne son désir de retrouver « ses enfants » à Toulon : je pense que la sœur aînée, Louise, avait rejoint son jeune frère dans notre ville³³.

Théodore Thurner, de retour de Paris après la fin de ses études musicales, fit ses véritables débuts à Toulon en avril 1850³⁴, à l'occasion d'un concert donné par un artiste parisien de passage, le fort ténor Lucien. Il retrouva sa tribune à Saint-François³⁵, puis quitta cette charge à la fin de l'année 1855, laissant la place à l'organiste aveugle Gustave Cézanne, et succéda à son père aux claviers de la cathédrale au début de l'année 1856.

Dès son retour à Toulon, le brillant lauréat du Conservatoire fut l'enfant chéri de la société artistique de la ville, constamment sollicité pour toutes les belles manifestations musicales, sur-

³¹ *Le Toulonnais*, 13^e année, n° 1923, dimanche 23 mai 1847, page 2 colonne 3, et page 3 colonne 1.

³² *Le Toulonnais*, 13^e année, n° 1925, jeudi 27 mai 1847, page 3, colonne 1.

³³ Je n'ai toutefois pas trouvé trace du moindre Thurner dans le recensement de Toulon pour 1846.

³⁴ La plupart de ses biographes donnent cette date comme celle de sa venue à Toulon.

³⁵ Le 27 mai 1851, il participa à la réception de l'orgue Jungk de la cathédrale et le procès-verbal mentionne « M. Thurner Théodore fils organiste de la paroisse St François à Toulon » (Archives de la cathédrale de Toulon, carton « Dossier de la construction de l'orgue, 1844-1853 », dossier « Construction de l'orgue JUNGK (III) », pièce n° 56, 27 mai 1851). — « Ceux qui l'entendent sur les orgues de l'église de Saint-François [...] » (*Le Toulonnais*, 18^e année, n° 2680, vendredi 14 mai 1852, page 3, colonne 3, « Variétés. Une soirée musicale au Cercle national »).

tout lorsque des artistes en renom honoraient la cité de leur passage, et notamment : le chansonnier Edmond Lhuillier (1803-1890), en janvier 1851 et janvier 1858 ; le violoniste et compositeur Henri Vieuxtemps (1820-1881), en mars 1856 ; la pianiste Augustine Schlecht et son père Désiré, violoncelliste de l'Opéra, en octobre et décembre 1856, etc.

Ses talents étaient particulièrement appréciés :

M. Thurner (Théodore) est un premier prix du Conservatoire, c'est dire qu'il a les savantes traditions de cette école unique au monde pour le mérite de ses professeurs et la gloire des élèves qu'elle a formés. Aussi, M. Thurner réunit-il à une rapidité d'exécution qui seule ne constituerait qu'un mécanisme plus ou moins remarquable, une netteté bien rare de jeu, et un sentiment plus rare encore sur cet ingrat instrument qu'on appelle le piano. Je ne dirai pas qu'il rappelle la netteté limpide et perlée de Thalberg, la grâce moelleuse de Rosellen, le brio et la verve de Prudent. La manière de Thurner tient de ces trois individualités, et s'il était sur un théâtre plus important, Thurner se ferait une place au milieu des talents les plus admirés par l'expression qu'il sait mettre dans son jeu, il anime cette froide touche d'ivoire, il fait pleurer le clavier, il étonne, il enthousiasme, il émeut³⁶.

M. TH. THURNER (chacun assurément nous approuvera de le citer en première ligne) a exécuté avec ce goût exquis et cette agilité brillante et sûre qui caractérisent son jeu à la fois si puissant et si délicat, une des plus gracieuses compositions d'ED. WOLFF, intitulée *Caprice poétique*. Nous n'étonnerons personne en disant que le concert de lundi a valu à cet artiste

³⁶ *Le Toulonnais*, 18^e année, n° 2680, vendredi 14 mai 1852, « Variétés. Une soirée musicale au Cercle National », page 3, colonnes 2-3.

distingué un nouveau succès et a fourni au public toulonnais une nouvelle occasion de lui témoigner son admiration et ses sympathies³⁷.

Il enseigna également la musique et le clavier, tant comme professeur particulier qu'au sein de la Société artistique, fondée en 1854, qui proposait à ses adhérents des cours et des concerts mensuels.

Élu membre résidant de l'académie du Var le 13 février 1856³⁸, il en devint membre correspondant en 1859 lors de son départ du Var : en effet, Théodore quitta sa tribune et Toulon à la fin de l'année 1859³⁹ et s'en fut Marseille où il fit, jusqu'à sa mort, une magnifique carrière d'organiste, de concertiste et de professeur (voir ci-après, pages 33-39).

Théodore Thurner et sa descendance

Théodore, fils de Jean et frère de Joseph, eut un fils prénommé *Jean-Théodore*. Ces deux Théodore sont dits demeurer à Toulon en juillet et septembre 1860, lors du mariage de deux filles de Joseph, mais sans préciser leur adresse : je pense qu'il

³⁷ *Le Toulonnais*, 24^e année, n° 3677, mardi 14 décembre 1858, « Nouvelles et faits divers », page 2, colonne 4.

³⁸ Soit à l'âge de vingt-deux ans et deux mois. L'écrivain Jean Aicard fut le plus jeune membre de l'académie du Var, élu à l'âge de vingt et un ans et onze mois.

³⁹ *Le Toulonnais*, 26^e année, n° 3837, jeudi 5 janvier 1860, page 2, colonne 4 : « Marseille vient de nous enlever un de nos artistes les plus chers : M. Théodore Thurner, appelé à remplir les fonctions d'organiste dans une des églises de cette ville. M. Thurner nous quitte en laissant les plus honorables souvenirs et les plus vifs regrets parmi tous ceux qui ont été à même de l'apprécier ici comme homme et comme artiste. — Nous faisons des vœux sincères pour que le succès qu'il mérite l'accompagne dans sa nouvelle carrière. »

y a là une approximation – voire une erreur de l'état civil – car Théodore le père était alors organiste à Rouffach (Haut-Rhin) ; par ailleurs, la chronique musicale toulonnaise ne signale à aucun moment ces deux Théodore...

Théodore, le père

Théodore Thurner est né à Gambenheim (Bas-Rhin) vers 1806. Il épousa, le 16 octobre 1833, à Heiteren (Haut-Rhin) où il était alors instituteur, Thérèse Spinner. Je leur connais six enfants, dont deux décédés en bas âge.

Théodore fut nommé instituteur à Delle (Territoire de Belfort) en 1838, puis à Soultz (Haut-Rhin) en 1841 ; dans cette dernière ville, il hérita également des claviers du magnifique orgue de l'église Saint-Maurice construit par Jean-André Silbermann en 1750, avec trois manuels, pédalier, trente et un jeux⁴⁰. En 1858, on le trouve à Rouffach, où il est également organiste, l'église Notre-Dame-de-l'Assomption renfermant un bel instrument primitivement construit par Thomas Schott puis reconstruit à diverses reprises.

Théodore est décédé à Rouffach le 29 mai 1885, après avoir mené une carrière d'instituteur et d'organiste :

— Un musicien alsacien distingué, M. Théodore Thurner, vient de mourir à Rouffach, où il était organiste depuis une trentaine d'années. Il était âgé d'environ 79 ans, et avait été successivement organiste à Dannemarie, à Soultz et enfin à Rouffach ; c'était le doyen des organistes de l'Alsace, où il s'était fait connaître par la composition de plus de trente

⁴⁰ Cet instrument fut quelque peu complété par Joseph Callinet, mais l'orgue actuel est revenu à la composition d'origine.

messes, avec accompagnement d'orgue ou d'orchestre, d'une grande quantité de motets et enfin de musique militaire formant un répertoire considérable. M. Th. Thurner appartenait à cette forte génération d'artistes instruits et convaincus dont l'Alsace a heureusement conservé la tradition. Il laisse un fils, organiste à l'église de Sainte-Madeleine, de Strasbourg, et qui porte dignement son nom ⁴¹.

Théodore Thurner a laissé une *Messe à trois voix égales*, publiée dans le *Journal de musique religieuse*, dont il fut le premier directeur et dont il illustre les couvertures ⁴², ainsi que des *Motets faciles* (« Invocation au Saint-Esprit » ; « Veni Sancte Spiritus » à deux voix avec orgue) publiés en 1861.

Jean Théodore, le fils

Né à Delle le 22 juillet 1839, il fit ses études musicales à l'École de musique religieuse fondée à Paris en 1853 par Louis Niedermeyer afin de former des organistes et des maîtres de chapelle. Il en sortit en 1858 avec un premier prix dans la classe d'orgue ⁴³. Il est décédé à Sens le 30 juin 1904, après avoir fait une carrière d'organiste et de professeur de musique :

Théodore Thurner, né en 1839 à Rouffach, où son père était lui-même organiste, a tenu à Strasbourg les grandes orgues de

⁴¹ *Le Ménestrel*, 51^e année, n° 29, dimanche 21 juin 1885, « Nécrologie », page 232, colonne 2.

⁴² *Journal de musique religieuse à l'usage des organistes et des instituteurs*, publié sous le patronage de S. G. Mgr A. Ræss, évêque de Strasbourg, par une société d'amateurs de la vraie musique d'église, Mulhouse, imprimerie de J. P. Risler. Périodique cofondé en 1852 par l'abbé J.-C. Dieterich et son frère Ignace, C. Kienzl et G. Vogt.

⁴³ *Le Ménestrel*, 25^e année, n° 36, dimanche 8 août 1858, « Nouvelles diverses », page 3, colonne 3.

l'ancienne église Sainte-Madeleine. Organiste et pianiste des plus distingués, Th. Thurner (décédé à Sens, en France, en 1904) était aussi un harmoniste de profonde science, sachant bien instruire ses élèves. Il a écrit pour le piano de fort expressives compositions, parmi lesquelles une caractéristique étude intitulée *Sarah la Baigneuse* ⁴⁴.

Anton et Friedrich-Eugen Thurner

Le flûtiste Anton Thurner ⁴⁵ semble leur être apparenté ⁴⁶.

Son fils Friedrich-Eugen Thurner, né à Montbéliard (Doubs) le 9 décembre 1785 et mort à Amsterdam le 21 mars 1827, fut un excellent hautboïste. Il n'est plus guère connu aujourd'hui que par la notice que lui a consacrée Fétis :

THURNER (FRÉDÉRIC-EUGÈNE) hautboïste distingué, naquit, le 9 décembre 1785, à Moenpelgard, dans le Wurtemberg. Ayant été conduit fort jeune à Cassel, il y apprit la musique et le piano, sous la direction de Herstell, organiste de la cour. Avant l'âge de huit ans, il exécutait déjà sur cet instrument les concertos de Mozart. Il apprit ensuite à jouer de plusieurs

⁴⁴ OBERDOERFFER (Auguste), « Nouvel aperçu historique sur l'état de la musique en Alsace », page 253. On corrigera l'attribution fautive de *Sarah la Baigneuse*, dont la propriété revient en réalité à son cousin homonyme.

⁴⁵ Voir CHORON (Al.) et FAYOLLE (F.), *Dictionnaire historique des musiciens*, tome II, page 372, colonne 1, qui signalent deux frères : « THURNER (les deux frères), tous deux flûtistes à Vienne, se firent entendre, en 1784, à Oldenbourg, avec beaucoup de succès, dans des concertos à deux parties, des solos, etc. »

⁴⁶ Édouard Stephan (« Réponse au discours de Théodore Thurner », 7 juin 1896, page 190) et Charles Vincens (« Théodore Thurner », page 407) font de Friedrich-Eugen le grand-oncle de Théodore fils de Joseph. Mais Jean Thurner étant fils de Jacob et Jacob fils d'Andrea, il faut remonter encore au-delà pour trouver un ancêtre commun avec Anton ou ses ascendants... Par défaut de données précises, je n'ai pu relier exactement Anton et son fils à la branche issue de Jean Thurner.

instruments à vent, particulièrement de la flûte et du hautbois. L'impératrice de Russie, Marie Fœdorowna, fille du duc de Wurtemberg, lui ayant accordé une pension pour continuer ses études, il se rendit à Munich, en 1801, pour y perfectionner son talent, sous la direction du célèbre hautboïste Ramm. Ce fut dans cette ville qu'il publia ses premiers essais de composition. Ses études terminées, il vécut d'abord quelque temps à Offenbach, dans la maison d'un riche négociant, grand amateur de musique, puis entra au service du duc de Brunswick. En 1807, il abandonna cette position pour entrer dans la chapelle du roi de Westphalie, à Cassel ; et lorsque les événements politiques eurent mis fin à l'existence de ce royaume, en 1813, il voyagea en Allemagne, vécut quelque temps à Vienne, puis visita Prague, Leipsick et Francfort. Arrivé dans cette dernière ville, il y trouva son ancien ami Spohr, qui venait de prendre la direction de la musique du théâtre de cette ville, et qui engagea Thurner pour son orchestre ; mais celui-ci ne resta pas longtemps dans cette position. Il se rendit en Hollande, se fixa à Amsterdam, vers la fin de 1818, et y mourut le 21 mars 1827, dans l'hôpital des aliénés. Thurner a écrit pour l'orchestre trois symphonies, une ouverture, op. 31, gravée à Leipsick, chez Hofmeister ; quatre concertos pour hautbois (œuv. 12, 39, 41 et 44), Mayence, Schott ; Leipsick, Hofmeister, et Amsterdam ; quatre quatuors, dont un brillant, pour hautbois, violon, alto et basse, Bonn, Simrock, et Leipsick, Hofmeister ; un trio pour hautbois et deux cors, op. 56, Leipsick, Probst ; des rondeaux brillants et divertissements pour hautbois et quatuor, op. 32, 38, Leipsick, Hofmeister ; sonate pour piano et cor, op. 29, Leipsick, Peters ; duos pour piano et hautbois, op. 45, 46, *ibid.* ; sonate brillante pour piano seul op. 55, Leipsick, Probst ; quelques pièces détachées pour piano, etc.⁴⁷

⁴⁷ FÉTIS (François-Joseph), *Biographie universelle des musiciens*, tome VIII, pages 220-221.

Auguste Thurner

Georg Thurner, maître cordonnier à Colmar, et son épouse Marguerite Billger comptèrent parmi leurs enfants Joseph-Auguste Thurner, né à Neuf-Brisach le 28 août 1808, qui fut professeur de musique. Il épousa le 1^{er} septembre 1832 à Colmar Marie-Madeleine Bernhard.

Leur fils Frédéric-Alphonse-Auguste Thurner, né à Colmar le 14 mars 1833 et décédé à Chatou (Yvelines) le 20 mai 1893, a laissé de nombreuses compositions pour le piano ; il a également fondé et dirigé l'École normale de musique de Paris.

La presse fit part de son décès :

Nous annonçons avec regret la mort d'un excellent artiste, Auguste Thurner, pianiste, compositeur et écrivain musical, directeur de l'École normale de musique qu'il avait fondée il y a plus de quinze ans. Thurner se fit connaître d'abord par la publication de plusieurs compositions intéressantes : allegro de concert pour piano, violon et violoncelle, Scherzo pour piano et violon, deux tarentelles pour violon, et nombre de morceaux de genre pour piano, ainsi que des mélodies vocales d'un tour heureux et caractéristique. Comme écrivain, il fut le collaborateur de *la France musicale*, du *Grand Journal* et de *la Gazette musicale*, où il donna plusieurs travaux estimables. Il a publié aussi deux volumes, dont l'un intitulé *les Transformations de l'opéra-comique* (Paris, Castel, 1865, in-12), et l'autre *les Reines du chant* (Paris, Hennuyer, 1883, in-12 avec portraits à l'eau-forte), qui renferme des notices sur M^{mes} Malibran, Cinti-Damoreau, Miolan-Carvalho, etc. Galant homme, artiste modeste et instruit, professeur excellent, Frédéric-Alphonse-Auguste Thurner, qui était né en 1833, est mort à Chatou le 20 mai, à l'âge de cinquante-neuf ans. Il

laissera certainement un bon souvenir à tous ceux qui l'ont connu. A. P.⁴⁸

Et Arthur Pougin lui a consacré une courte notice :

THURNER (A...), professeur de piano, est devenu, après avoir collaboré à la *France musicale* et au *Grand Journal*, l'un des rédacteurs de la *Revue et Gazette musicale*, où il a donné quelques travaux intéressants. M. Thurner a publié aussi un petit volume intitulé *les Transformations de l'opéra-comique* (Paris, Castel, in-12, 1865) ; malheureusement, il ne paraissait pas avoir étudié son sujet d'une façon assez complète, car les jugements portés par lui sur certains musiciens distingués, sur Devienne entre autres, sont au moins hasardés. M. Thurner s'est produit aussi comme compositeur, avec quelques œuvres qui dénotaient un talent réel et un bon sentiment de l'art ; entre autres productions estimables, on connaît de lui un allegro de concert pour piano, violon et violoncelle, un scherzo pour piano et violon, un *lamento* pour violoncelle avec accompagnement de violon, deux tarentelles pour piano seul, enfin nombre de morceaux de genre pour piano et des mélodies vocales d'un tour heureux et caractéristique⁴⁹.

Compte tenu de la concordance des dates, je pense que son aïeul Georg Thurner, cordonnier, est le frère de Jean Thurner

⁴⁸ *Le Ménestrel*, 59^e année, n° 22, dimanche 28 mai 1893, page 176, colonne 2, « Nécrologie ». — Mentions également dans *Le Figaro*, lundi 22 mai 1893, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 4 ; *La Lanterne*, mercredi 24 mai 1893, « Nécrologie », page 3, colonne 5 ; *Le Monde artiste*, dimanche 4 juin 1893, « Nécrologie », page 415, colonne 2. — Auguste Thurner était officier d'académie (*Officiel-Artiste*, 2^e année, n° 32, 7 au 12 août 1892, page 1, colonne 2, « Académie »).

⁴⁹ FÉTIS (François-Joseph), *Biographie universelle des musiciens*, supplément et complément, tome II, pages 576-577.

dont cette étude a détaillé la descendance, également dit cordonnier, ce qui ferait d'Auguste Thurner un cousin de notre Théodore... mais je n'ai pu l'établir de manière totalement assurée par défaut de documents authentiques.

THÉODORE THURNER À MARSEILLE

La vie de Théodore Thurner à Marseille est bien connue par les publications de l'académie de cette ville à laquelle il appartient⁵⁰, ayant prononcé son discours de réception dans la séance du 7 juin 1896. Quelques notices développées, écrites par des amis musiciens qui l'ont intimement connu apportent de précieux renseignements sur sa vie et son œuvre. Mais il y aurait une monographie complète à écrire sur l'action musicale de Théodore Thurner à Marseille : je me contenterai ici d'en rappeler les grandes lignes.

Théodore Thurner quitta Toulon à la fin de l'année 1859 et s'en alla à Marseille où il avait obtenu la place d'organiste de l'église Saint-Charles (*intra-muros*).

Construite de 1826 à 1834 et placée sous le vocable de saint Charles en l'honneur de M^{gr} Charles-Fortuné de Mazenod, premier évêque de la ville après la Révolution, l'église reçut d'abord en 1832 un instrument modeste, remplacé quelques décennies plus tard par le premier orgue qu'Aristide Cavaillé-Coll installa dans la cité, inauguré le 18 avril 1859 par Louis-James-Alfred Lefébure-Wely, l'organiste de la Madeleine à Paris, et offrant

⁵⁰ Voir : *Mémoires de l'académie des sciences, lettres et beaux-arts de Marseille*, 1904-1905, pages 179-184, « Discours de réception de M. Théodore Thurner » et pages 185-198 « Réponse de M. Stephan » ; 1906-1907, pages 405-432, éloge funèbre par Charles Vincens ; 1909-1911, pages 23-26, « Discours de réception de Jules Goudareau » ; 1912-1915, pages 459-489, conférence d'Étienne Martin.

vingt-quatre jeux répartis sur deux claviers manuels et un pédalier. Théodore Thurner en fut le premier titulaire et y demeura jusqu'au début de l'année 1867.

Il passa ensuite à la tribune de Saint-Joseph (*intra-muros*), église nouvelle construite à partir de 1833 et consacrée en avril 1855 : il y resta de mars 1867 à août 1878. L'orgue installé par les Callinet en 1848 – trois claviers manuels et pédalier – étant devenu hors d'usage, Cavaillé-Coll en construisit un nouveau, en réutilisant toutefois la tuyauterie de Callinet : inauguré le 28 décembre 1868, l'instrument offrait quarante-trois jeux répartis sur trois claviers manuels et un pédalier.

Théodore était alors un musicien fort apprécié :

Comme exécutant, M. Th. Thurner a ce je ne sais quoi, difficile à définir, qui constitue un talent personnel. Il a au plus haut degré l'égalité de doigts, la sûreté du mécanisme et aussi la grâce et la délicatesse. C'est après Planté, avec lequel il a plus d'un rapport, un des pianistes français dont le jeu est le plus pur.

Son talent d'organiste n'est pas moins remarquable. Après avoir tenu l'orgue de l'église St-Charles, il a depuis plusieurs années à sa disposition, à l'église St-Joseph, un puissant instrument de Cavaillé-Coll. Il a le maniement adroit et rapide des jeux et se montre très-habile sur le clavier des pédales, dont les organistes français négligent trop souvent l'étude. Il a aussi une heureuse faculté d'improvisation ; il y apporte toujours l'ordre, la clarté, le plan, la méthode indispensable à toute improvisation sérieuse⁵¹.

⁵¹ FÉTIS (François-Joseph), *Biographie universelle des musiciens*, supplément et complément publiés sous la direction d'Arthur Pougin, tome II, page 576.

Selon Fétis, il aurait été reçu d'emblée à Marseille « avec une faveur exceptionnelle » ; pour Édouard Stephan, il y fut « accueilli à bras ouverts »... affirmations qui méritent quelques nuances : si le jeune organiste séduisit rapidement les paroissiens de Saint-Charles, le pianiste eut plus de mal à pénétrer les cercles fermés de la capitale phocéenne.

La Société des quatuors – également nommée Quatuor Millont – y tenait le haut du pavé. Créée en 1849 par le violoniste Bernard Millont, premier prix du Conservatoire de Paris, elle délaissait la production brillante mais médiocre en grande faveur à cette époque pour promouvoir un beau répertoire de musique de chambre puisé dans les œuvres de Mozart, Beethoven, Haydn, Mendelssohn, Weber, Schubert, Schumann, Chopin ou Rubinstein. Et, pour varier ce répertoire, elle s'adjoignait parfois d'autres instruments, notamment le piano, d'autant plus que Millont avait épousé une pianiste, Célestine-Thérèse Brisac.

D'après Gouirand, Thurner ne put entrer dans cette société – on se doute que l'épouse Millont ne tenait nullement à cette concurrence – et subit même tant de contrariétés qu'il pensa revenir à Toulon⁵². C'est n'est qu'après le décès de la pianiste, en juin 1868, qu'il put se rapprocher de la Société des Quatuors.

Les historiens marseillais divergent sur la carrière de Thurner au conservatoire de la ville. À la rentrée des classes en 1864 pour les uns, le 1^{er} mars 1861 pour d'autres, Thurner succéda à Gustave Péronnet⁵³ : « Au Conservatoire, un grand événement se

⁵² GOUIRAND (André), *La Musique en Provence et le Conservatoire de Marseille*, chapitre VIII, page 337 : « Thurner, qui n'a pas pu pénétrer dans la société de musique où M^{lle} Brissac, devenue madame Millont, tient le piano ; qui, après de multiples tracasseries, a été un moment sur le point de quitter Marseille pour s'installer à Toulon [...] ».

⁵³ Né à Bordeaux vers 1823, Gustave Péronnet fit ses premières études musicales à Marseille où son père était artiste du théâtre ; il fut ensuite ad-

produisit. Le pianiste G. Péronnet quittait son poste de professeur pour se livrer à des entreprises commerciales. Sa classe de piano, partagée en deux, fut confiée à Th. Thurner (classes garçons et demoiselles) et à M^{lle} Pérez de Brambilla (classes de demoiselles). Ainsi commençait la lutte héroïque et poignante qui devait, nouvelle Iliade, séparer pendant plusieurs années, comme dans l'épopée d'Homère, le Conservatoire en deux camps ennemis et irréductibles. M^{lle} Pérez, jeune fille à pince-nez, remuante, intrigante et prétentieuse, représentait l'école Zimmermann ; Thurner, connu déjà comme un excellent organiste, beau cavalier, sympathique, musicien et pianiste remarquable, était le porte-drapeau de l'école Marmontel⁵⁴. » Il enseigna le piano jusqu'en 1874 [ou 1877], après quoi il se consacra à l'enseignement privé.

À la mort du pianiste Darboville en 1883, le directeur de l'école, Henri Messerer, fit créer une classe de perfectionnement pour Thurner afin de le ramener dans l'établissement ; en 1887, il fut nommé professeur de la classe de perfectionnement de piano⁵⁵ à l'usage des aspirants au brevet de capacité. Mais, en octobre 1892, la première municipalité Flaissières supprima le budget

mis au Conservatoire de Paris où il suivit les classes de Zimmermann, Prudent, Barbereau et Halévy. De retour à Marseille en 1852, il hérita de la classe de piano du conservatoire. Il quitta cet enseignement en 1864 pour se consacrer à des affaires commerciales et à la composition.

⁵⁴ GOUIRAND (André), *La Musique en Provence et le Conservatoire de Marseille*, chapitre VIII, pages 332-333.

⁵⁵ *Le Ménestrel*, 53^e année, n° 52, dimanche 25 décembre 1887, page 415, colonne 2. « M. Thurner, élève de Marmontel et de Zimmermann, camarade de Wieniawski et de Planté, ancien premier prix du Conservatoire de Paris, a une trop large notoriété pour qu'il soit utile d'insister ici sur son interprétation si *musicale* des maîtres, sur la virtuosité, la rare sûreté, le charme suggestif de son jeu et sur son remarquable bagage de compositeur, ses concertos, si colorés et si personnels, ses nombreuses et élégantes pièces de piano. »

du conservatoire : pour protester contre cette mesure, Thurner démissionna⁵⁶.

En 1864, il fonda avec Charles Graff⁵⁷ et Auguste Tolbecque des séances publiques de trios, dans le but de propager les œuvres de la nouvelle école romantique et de l'école allemande contemporaine : la première séance eut lieu le 9 janvier et ces concerts durèrent jusqu'en 1869.

En 1886, Ambroise Thomas appela Théodore Thurner dans le jury du concours de piano du Conservatoire de Paris : il participa aux séances du 24 juillet (piano hommes et harpe) et du 26 juillet (piano femmes)⁵⁸. Il se vit offrir les claviers de la Madeleine à Paris pour succéder à Camille Saint-Saëns, puis de Sainte-Clotilde : il refusa ces offres, préférant rester dans le Midi.

En 1887, l'académie de Marseille l'honora du prix Beaujour⁵⁹.

⁵⁶ Pour cette chronologie, voir GOUIRAND (André), *La Musique en Provence et le Conservatoire de Marseille*, pages 425, 434-436.

⁵⁷ Charles Graff, élève de Spohr et de Vieuxtemps, a écrit à Marseille de petites pièces pour le piano et deux quatuors d'instruments à cordes. — Il a publié en Allemagne un recueil de *Lieds* pour la voix.

⁵⁸ *Le Ménestrel*, 52^e année, n° 36, dimanche 8 août 1886, page 288, colonne 2.

⁵⁹ *Le Ménestrel*, 53^e année, n° 7, dimanche 16 janvier 1887, page 54, colonne 1 : « Dans sa séance du 6 janvier, l'Académie de Marseille, présidée par M. Eugène Rostand, a pris diverses décisions, dont une intéresse l'art musical. Elle a attribué pour 1887 le prix *Beaujour* aux beaux-arts, et spécialement à la composition musicale ; puis, sur la proposition de deux de ses membres, MM. Alexis Rostand, compositeur, et Charles Vincens, critique d'art, elle a partagé ce prix entre M. Théodore Thurner, professeur au Conservatoire de Marseille, auteur d'une symphonie, de deux remarquables concertos pour piano et orchestre, d'un trio, d'une sonate pour piano et violon, de nombreuses pièces pour le piano d'une rare distinction, et M. Auguste Caune, organiste de l'église Saint-Joseph, connu surtout par une belle messe, un oratorio, *le Veau d'or*, exécuté à Marseille et à Genève, et un ex-

Pour autant, Thurner n'oublia pas Toulon et le Var.

Le mercredi 8 août 1860, il vint inaugurer, en compagnie de Jean-Christophe Hess, le nouvel orgue de l'église Saint-Louis à Toulon, construit par la maison parisienne Stolz et Schaff⁶⁰, avec trois claviers manuels, un pédalier et trente-deux jeux ; le vendredi 25 janvier 1861, il participa au concert donné par Edmond Lhuillier⁶¹ ; en mars 1899, il dirigea à Toulon un concerto inédit, interprété par Joseph Baume qui fut son élève⁶² ; en janvier 1900, Thurner dirigea à Toulon son *2^e Concerto en ré mineur* avec, au piano, Joseph Baume⁶³ ; le 21 décembre 1878, il inaugura le grand-orgue de l'église Saint-Louis d'Hyères, nouvellement construit par François Mader ; etc.

Franz Schubert a dédié à Théodore Thurner le *Scherzo* de son *Quintette* op. 114 (Paris, L. Garcia, DL 1879, in-folio, 7 pages ; cotage LG32).

38

cellent trio pour piano, violon et violoncelle dont il a été parlé ici même récemment. »

⁶⁰ « Tous les jeux ont parlé le meilleur langage, tous les genres de la musique religieuse se sont fait entendre. L'orgue et les artistes qui l'ont touché nous ont paru du premier choix. M. Thurner, organiste à Marseille, a partagé avec M. Hess les honneurs de la journée. Ces deux maîtres éminents ont tour à tour occupé l'attention des assistants pendant une heure et demie sans qu'elle se soit jamais lassée. » (*Revue et Gazette Musicale de Paris*, n° 35, 26 août 1860, page 303).

⁶¹ « M. Théodore Thurner — venu tout exprès de Marseille pour prêter son concours à l'aimable artiste parisien — nous a fait entendre quatre morceaux de sa composition où l'on remarque autant de science que de goût. Quant à son talent d'exécution, il a prodigieusement grandi, c'est aujourd'hui le talent d'un maître. » (*Le Toulonnais*, 27^e année, n° 3998, mardi 29 janvier 1861, page 2, colonne 3, « Concerts »).

⁶² Annonce dans *Les Coulisses*, n° 38, du 18 au 25 février 1899 ; compte rendu dans *Les Coulisses*, n° 42, du 18 au 25 mars 1899.

⁶³ *Les Coulisses*, n° 85, du 13 au 20 janvier 1900.

« De taille moyenne, de tournure svelte, élégante, il portait la correction sur lui. Son regard doux et franc, son profil affiné, ses longs cheveux rejetés en arrière, sa voix claire et chantante, même son accent alsacien qu'il avait su conserver intact, tout le rendait séduisant et l'on comprend la sympathie, le prestige dont il jouissait parmi nous⁶⁴. »

Théodore Thurner est décédé à Marseille le 15 mars 1907. Sa tombe est encore visible au cimetière de Bormes-les-Mimosas (Var) où vivait sa sœur Marie-Antoinette. L'année suivante, Marseille donna son nom à un boulevard du centre-ville.

39

⁶⁴ MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », page 488.

ESSAI DE CATALOGUE RAISONNÉ DE L'ŒUVRE DE THÉODORE THURNER

Charles Vincens a dressé un premier catalogue des œuvres de Théodore Thurner, regroupées par éditeurs. Je l'ai complété avec toutes les sources à ma disposition.

Les numéros d'opus sont inutilisables car ils ont été distribués de différentes manières et de nombreuses pièces n'en portent pas.

J'ai essayé, toutes les fois que cela a été possible, de retrouver la date de la composition ; à défaut, j'ai mentionné la date de la première exécution, mais il est vrai que la genèse d'une œuvre importante peut nécessiter plusieurs mois de travail ; les autres œuvres ont été datées d'après les mentions éditoriales ou le dépôt légal (ci-après mentionné : DL), géré par la Bibliothèque nationale de France.

Œuvres composées à Toulon

1845-1846. – *Sarah la baigneuse. Berceuse pour le piano, opus 6.*

Paris, Henry Lemoine éditeur, DL 1857, 9 pages ; cotage 4383. HL. Nouvelle édition Paris, Henry Lemoine éditeur, 1905, 7 pages ; cotage 19809.P.660.HL. À M^{me} la duchesse de Vicence.

Œuvre composée à la suite de la lecture du poème éponyme de Victor Hugo, dans *Les Orientales*.

Pour Charles Vincens (« Théodore Thurner aîné », page 407),

le jeune Théodore écrivit cette berceuse alors qu'il n'était âgé que de douze ans, ce qui mettrait la date de composition à l'année 1845, ou mieux à 1846 puisque l'auteur est né à la fin de 1833.

Berceuse interprétée à Toulon par l'auteur le mercredi 21 novembre 1855 lors de la soirée d'inauguration de la Société artistique du Var : « Il a aussi traduit avec cette délicatesse de touche et ce sentiment des nuances que l'on aime dans son jeu si savant, une composition musicale qu'il a improvisée après la lecture de *Sarah la Baigneuse*, de Victor Hugo. C'est une œuvre vraiment inspirée que nous aimerons à entendre souvent dans nos soirées de cet hiver. » (*Le Toulonnais*, 21^e année, n° 3215, samedi 24 novembre 1855, « Nouvelles locales », page 2, colonne 4). — Reprise le lundi 11 février 1856 lors du concert de la Société artistique (*Le Toulonnais*, 22^e année, n° 3250, samedi 16 février 1856, « Variétés », page 2 colonne 5 et page 3 colonne 1) ; puis lors du concert mensuel de mai 1858 (*Le Toulonnais*, 24^e année, n° 3589, mardi 18 mai 1858, « Nouvelle locales », page 1 colonnes 4-5 et page 2 colonne 1).

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », page 474 : « Thurner composa dès son plus jeune âge puisque, vers ses 14 ans, parut cette *Sarah la Baigneuse* qui fit d'emblée le tour du monde, grâce à sa mélodie facile, et dont Thurner était cependant si peu fier qu'il ne cessait de la désavouer ».

1853. – *Les Regrets.*

Inédit.

Poème de Charles Poncy (1821-1891), un maçon toulonnais qui s'adonna à la poésie française et provençale, à l'instigation notamment de George Sand qui, avec Alphonse de Lamartine, encouragea le mouvement des poètes-ouvriers.

Mélodie chantée lors du concert du 1^{er} décembre 1853 donné à l'*Hôtel des Îles d'Or*, à Hyères : « M. Coste chantera entre autres mélodies une charmante inspiration musicale de M. Thurner sur des paroles de Ch. Poncy. Cette mélodie que nous avons eu la bonne fortune d'entendre est inédite et rappelle les plus suaves inspirations de Schubert l'inimitable. » (*Le Toulonnais*, 19^e année, n° 2902, vendredi 25 novembre 1853, page 1, colonne 5).

1853. – *Souvenirs du château de Montauban. Grande valse pour le piano.*

Paris, Sylvain Saint-Étienne, DL 1855, in-folio, 1+11 pages ; cotation S.-St.E.779. À M. le baron Govinot.

Joué pour la première fois à l'*Hôtel des Îles d'Or*, à Hyères, le 1^{er} décembre 1853 (*Le Toulonnais*, 19^e année, n° 2902, vendredi 25 novembre 1853, page 1, colonne 5) ; repris à Toulon le lundi 5 février 1855 (*Le Toulonnais*, 21^e année, n° 3096, samedi 10 février 1855, « Société artistique du Var », page 2 colonne 5 et page 3 colonne 1 ; cet article annonce que l'œuvre va être imprimée) ; ainsi que le mardi 5 juin suivant.

1854. – *Cantate pour les salles d'asile.*

Paris, imprimerie de Guillet, DL 1854, in-folio, 9 pages. Poésie d'A. Dehen. 1^e et 2^e parties : musique de Th. Thurner ; 3^e et 4^e parties : musique de J.-Ch. Dieterich. Contient : I. Les patronesses ; II. La directrice ; III. Les enfants ; IV. Chœur final.

1855. – *Grande Valse.*

Inédite.

Jouée pour la première fois à Toulon le mercredi 21 novembre 1855 lors de la soirée d'inauguration de la Société artistique du Var : « M. Théodore Thurner qui a très obligeamment accompagné la plupart des chanteurs, a aussi exécuté une très brillante valse de sa composition qu'il faisait entendre pour la première fois, et qui nous semble digne de sa devancière, *Souvenirs de Montauban*, par la verve et l'abondance des mélodies. » (*Le Toulonnais*, 21^e année, n° 3215, samedi 24 novembre 1855, « Nouvelles locales. Soirée d'inauguration de la Société artistique du Var », page 2, colonnes 2-4).

1856. – *Tarentelle pour piano, opus 11.*

Paris, Henry Lemoine éditeur, DL 1861, 15 pages ; cotation 5885.HL. Nouvelle édition Paris, Henry Lemoine et C^{ie}, DL 1905, 11 pages ; cotation 19808.P.661.HL. À son ami Paul Michel.

Exécutée à Toulon le mercredi 12 mars 1856 au cours d'un concert donné par Vieuxtemps : « M. Théodore Thurner a eu sa bonne et juste part du succès de cette belle soirée musicale. La *Tarentelle* qu'il a exécutée avec les brillantes qualités d'un pianiste de premier mérite, lui ont valu les suffrages de la salle entière. » (*Le Toulonnais*, 22^e année, n° 3262, samedi 15 mars 1856, « Variétés », page 2, colonne 3).

Nouvelle interprétation en décembre 1856 lors de la matinée musicale mensuelle de la Société artistique du Var : « Ce qui nous confirme dans notre satisfaction c'est l'applaudissement unanime qui a éclaté sur la *Tarentelle* composée et exécutée par M. Th Thurner. Ce morceau étourdissant de verve et d'entrain, est écrit dans un mouvement rapide à donner le vertige. C'est bien la folle ivresse d'un jour de fête au pied du Vésuve, c'est bien le tourbillonnement confus et l'animation exaltée de ces têtes italiennes chauffées par un soleil de feu et dansant sur

une terre de volcans. Mais c'est un peuple d'artistes qui danse et se passionne et s'enivre de plaisir, ce sont des oreilles délicates qui reçoivent l'excitation et l'entrain. Aussi comme le compositeur est resté dans la vérité, en semant son rythme pressé, de délicieuses mélodies qu'il développe magistralement et avec une fantaisie savante, à travers les méandres de la danse qu'il conduit. » (*Le Toulonnais*, 22^e année, n° 3381, mardi 30 décembre 1856, « Feuilleton », page 1, colonne 3).

1856. – *Gretchen, polka-mazurka pour piano.*

Paris, Henry Lemoine éditeur, DL 1856, in-folio, 7 pages ; cotation 4179.HL. À M^{me} Anna de Jouslard.

La dédicataire est la toute jeune épouse de Michel-Louis-Isidore de Jouslard, capitaine de frégate et chevalier de la Légion d'honneur, dont le mariage a été célébré à Toulon le 9 avril 1856. Elle était probablement l'élève de Théodore Thurner.

1858. – *Chœur d'Esméralda.*

Inédit. Extrait de *La Esmeralda*, opéra en quatre actes, musique de Louise Bertin, livret de Victor Hugo ; créé à l'Opéra de Paris le 4 novembre 1836.

Exécuté lors du concert mensuel de la Société artistique du Var le lundi 25 janvier 1858 (*Le Toulonnais*, 24^e année, n° 3542, samedi 23 janvier 1858, « Nouvelles locales », page 2, colonnes 4-5) ; et de nouveau en mai (*Le Toulonnais*, 24^e année, n° 3589, mardi 18 mai 1858, « Nouvelles locales », page 1 colonnes 4-5 et page 2 colonne 1).

1858. – *Les Sylphes et Enthousiasme.*

Inédits.

Deux chœurs composés pour être chantés par les élèves de la Société artistique du Var lors des concerts mensuels de cette association (voir *Le Toulonnais*, 24^e année, n° 3673, samedi 4 décembre 1858, « Nouvelles locales », page 2, colonne 3).

« L'un de ces chœurs écrit par M. TH. THURNER, sur une orientale de V. Hugo, intitulée *Enthousiasme*, nous a prouvé une fois de plus qu'à un talent de pianiste hors ligne, cet artiste sait unir dans une mesure peu commune la science et l'inspiration du compositeur. » (*Le Toulonnais*, 24^e année, n° 3677, mardi 14 décembre 1858, « Nouvelles et faits divers », page 2, colonne 5).

Sans date. – 1^{re} Barcarolle, opus 12.

Marseille, Marius Carbonel. À M^{lle} Anna Saunier.

Citée par VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », page 432.

1860. – [2^e] Barcarolle pour piano, opus 7.

Paris, Henry Lemoine éditeur, DL 1860, in-folio, 1+9 pages ; cotage 4208.HL. À Louis Lacombe. Il s'agirait donc de la « 2^e barcarolle ».

Louis Lacombe (1818-1884), premier prix de piano au Conservatoire de Paris (1831), est principalement connu comme compositeur (opéras et musique de scène, orchestre, piano, musique de chambre, musique chorale et sacrée).

1861. – Deux valse dans le style de Chopin composées pour le piano, opus 8.

Toulouse, Meissonnier père et fils, DL 1861, in-folio, 9+9

pages ; cotages M.2. et M.3. 1^{re} à M^{lle} Marie Wittersheim ; 2^e à son élève M^{lle} Sophie Quiot.

La dédicataire de la seconde valse est Sophie-Jérôme Quiot, née à Toulon le 30 mars 1842, fille d'un officier du Génie.

Œuvres composées à Marseille

1861. – Moderato pour piano, opus 9 (A).

Paris, Benoit aîné éditeur, DL 1861, in-folio, 11 pages ; cotage 1776. À son ancien maître et ami A. Marmontel professeur au Conservatoire de Paris.

1861. – Quatre romances sans paroles pour piano, opus 10.

Paris, Henry Lemoine éditeur, DL 1861, in-folio, 18 pages ; cotage 5884.HL. N° 1 (1860) ; n° 2 (1861), Marguerite au rouet ; n° 3 (1861), Faust et Méphistophélès ; n° 4 (1861), Vision. À son élève M^{me} la comtesse de Grimaldi-Régusse.

1862. – La Hermosa. Polka pour le piano.

Marseille, A. Roussel, DL 1862, in-folio, 1+5 pages ; cotage A.R.61. À son élève M^{lle} Gilberte Treillet.

1862. – Souvenir de Guebwiller. Mazurka pour piano, opus 5.

Paris, Henry Lemoine éditeur, DL 1862, in-folio, 9 pages ; cotage 6016.HL. À M^{me} Jenny Schlumberger.

1864. – Bluette pour le piano. Souvenirs des Aygalades.

Marseille, A. Roussel éditeur, DL 1864, in-folio, 1+5 pages ; cotage R.74. À M^{me} la comtesse de Castellane.

1865. – Deux valse de salon pour piano.

Paris, Benoit aîné éditeur, DL 1865, in-folio, 1+5 et 1+3 pages ; cotages 2299 (2). 1^{re} à Miss Fanny Law, 2^e à M^{lle} Léonie Allinger.

ca 1865. – Fantaisie pour piano et orchestre, dite « des Jeux Floraux ».

Inédite. En *mi* majeur.

STEPHAN (Édouard), *Réponse au discours de Théodore Thurner*, 7 juin 1896, page 194, cite « Une Fantaisie pour piano et orchestre ». — Également citée par GOUDAREAU (Jules), « Discours de réception », page 31.

VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », pages 423-424 :

« Je citerai enfin la *Fantaisie pour piano et orchestre*, dont le style très élevé justifiait le titre primitif « Concerto-Fantaisie », — qui disparut de la première feuille — par suite, d'abord, de la coupe du morceau, qui n'a qu'un seul temps, avec variété dans le mouvement, mais sans allegro, andante ni final distincts ; et aussi, par suite de la donnée, qui est fort originale et tout à fait neuve : l'auteur suppose qu'un concours a été ouvert entre la flûte, le hautbois, la clarinette, le basson, le piano ; et ce sont les graves trombones qui forment le jury. Chacun des instruments expose donc son motif avec le timbre particulier à chacun d'eux, ce qui donne à ce prologue une grande variété de style et d'intérêt : le motif de la flûte est un gazouillement plein de fraîcheur ; celui du hautbois, une pastorale charmante, trop peu dévelop-

pée, malheureusement ; et la clarinette soupire une *seguidille* pleine de morbidesse, avec accompagnement de castagnettes. Quant au basson, il expose un motif si burlesque, que tous les instruments, sans pitié pour ce concurrent qui fait pourtant ce qu'il peut, soulignent ses moindres bouts de phrases par des éclats de rire moqueur dont le rythme binaire et ternaire donne l'illusion du rire le plus naturel et le plus gai que l'on puisse entendre.

« Mais, arrive le piano, dont le motif pompeux, bien rythmé, et d'une inspiration plus élevée que les précédents, ne peut manquer de rallier tous les suffrages. C'est ce qu'annoncent les trombones par des accords majestueux, et le piano est donc seul admis à développer son thème.

« Ce que ces développements contiennent de délicatesse, de grandeur et d'esprit à la fois, est impossible à détailler ici. Qu'il me suffise de dire que rarement le talent de Thurner avait montré plus d'ampleur ni d'ingéniosité. »

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », page 478, note 1 : « Dans cette Fantaisie, l'auteur suppose un concours ouvert entre une Flûte, un Hautbois, une Clarinette, un Basson et un Piano pour le choix d'un motif gai. Les Trombones forment le jury. Chaque concurrent expose son thème. Le piano est couronné et le peuple ratifie, par sa joie, le jugement. Cette œuvre, qui doit dater de 1865, a toute la verve, mais aussi toute l'inconsistance de la jeunesse. »

1868. – [1^{er}] Menuet pour piano.

Marseille, Marius Carbonel, DL 1868, in-folio, 1+3 pages ; cotage M.C.117. À M^{me} Tardieu de Malleville.

Interprété à Toulon par Gustave Baume le samedi 4 avril 1868, lors d'un concert donné au profit des pauvres (*Journal*

de Toulon, n° 43, samedi 21 mars 1868 ; et *Le Toulonnais*, samedi 21 mars 1868).

1868. – [1^{re}] Polonaise pour le piano, opus 14.

Paris, Simon Richault éditeur, DL 1868, in-folio, 1+7 pages ; cotage R.15316. En *si* mineur. À M. Alexis Rostand.

Alexis Rostand (1844-1919), financier de profession, s'intéressa aussi à la musique comme critique et compositeur.

VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », page 419 : « dédiée à M. Alexis Rostand : son excellente facture révèle une main savante, et cette pièce fut jugée à la hauteur de tout ce qu'on a publié de plus distingué en France comme musique de piano. »

1868. – Chanson des matelots pour piano, opus 15.

Paris, Simon Richault éditeur, DL 1868, in-folio, 10 pages ; cotage R.15327. À M^{me} Mathilde Arnavon.

La dédicataire, née Valentine Estrangin, épousa le 19 juin 1867 Louis-Honoré Arnavon, d'une célèbre famille de savonniers marseillais. Ils firent de leur hôtel particulier – qui accueillait musique, théâtre et soirées mondaines – un haut-lieu de la vie culturelle à Marseille jusqu'au décès accidentel de Valentine le 2 mars 1882.

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », page 475 : « cette délicieuse *Chanson des Matelots* qui, venue d'un seul jet, sans prétention, est cependant une des choses les plus réussies de toute la littérature du piano. »

1^{re} Valse romantique.

Marseille, Marius Carbonel. À M^{lle} Claire Montgey de Lièreville.

Citée par VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », page 432.

1868. – 2^e Valse romantique pour piano.

Marseille, Marius Carbonel éditeur, DL 1868, in-folio, 1+5 pages ; cotage M.C.116. À M^{me} Sophie Thomas.

1868. – Étude Toccata pour piano, opus 16.

Paris, Simon Richault éditeur, DL 1868, in-folio, 2+8 pages ; cotage 15326.R. En *ré* majeur. À M. Camille Saint-Saëns.

1870. – Mazurka de salon pour piano, opus 5.

Paris, Durand et C^{ie}, DL 1870, in-folio, 1+3 pages ; cotage D.S.et C^{ie}.1258. À mon ami J. Schiffmacher.

1872. – 1^{er} Concerto en sol mineur pour piano et orchestre.

Inédit.

Interprété pour la première fois le 4 mai 1872 au Théâtre-Valette lors d'une manifestation de la Société des concerts par l'orchestre du Grand-Théâtre, sous la direction de son chef M. Momas, à l'occasion d'un festival donné par la Société de secours d'Alsace-Lorraine. Inscrit en décembre 1883 au programme de la Société des concerts classiques.

VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », page 419 : « Le premier concerto, en *sol* mineur, fut produit pour la première fois par Thurner en 1872, dans une solennité musicale

au profit de l'œuvre d'Alsace et Lorraine. C'était un souvenir ému donné au pays natal. Il retrouva dans cette composition remarquable le succès qui accueillait toujours le compositeur et l'exécutant, *L'Allegro*, si caractéristique et plein de fougue, l'*Andante*, — une rêverie d'un charme pénétrant — le *Finale*, largement conçu, constituent une œuvre excellente. Les Concerts Classiques ont mis ce concerto sur leur programme en décembre 1883. »

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », page 479 : « Glissons sur le *Premier Concerto en sol mineur*, écrit dans le genre des Concertos de Chopin, avec des traits à la Thalberg et qui contient, à côté de louables efforts et de pages superbes, quelques regrettables longueurs. Quant à l'*Andante* du milieu, c'est une courte Romance d'une ingénuité de sentiments, d'une fraîcheur d'inspiration que Thurner lui-même n'a jamais plus égalées !...

ROSTAND (Alexis), *L'Art en province*, pages 27-29 :

« Quant au concerto de M. Thurner, je n'hésite pas à le classer parmi les œuvres les plus remarquables qui aient été produites en province depuis longtemps. Cela approche des concertos de Rubinstein et de Litolff, et par l'esprit général, par les tendances élevées, c'est bien supérieur à ceux de Herz et de Ravina.

« Le premier morceau, taillé dans le patron des concertos de Beethoven, Mendelssohn, Schumann, etc., débute par un *tutti* d'orchestre servant à exposer les idées qui vont être travaillées. — La pensée est bien venue et énergique ; — elle a tout le mouvement du premier temps du concerto en *sol* mineur de Mendelssohn. — Les idées sont ensuite développées avec une logique rigoureuse qui ne se dément pas un seul instant ; — les deux thèmes principaux ne cessent de se faire entendre, soit à l'orchestre, soit au piano, tantôt à découvert, tantôt en contrepoint,

tantôt recouverts d'arabesques élégantes et de traits brillants, tantôt s'enroulant sur eux-mêmes en ingénieuses imitations.

« L'andante est une véritable trouvaille ; la phrase mélodique est neuve et a toute la suavité de ces *lieds* charmants où Mendelssohn excellait. — Par la trame serrée du travail des parties, l'imprévu des modulations et la persistance des imitations qui s'emboîtent sans cesse les unes dans les autres, cette poétique rêverie rappelle aussi beaucoup la manière de Schumann. — Elle s'enchaîne sans interruption au final, dont le motif éclate tout à coup et tranche sur les teintes vaporeuses de l'andante. — Cette dernière pièce, bien que d'une valeur moindre, se recommande par les mêmes qualités que la première. — L'auteur a eu l'idée de faire entendre vers la péroraison l'exposition d'une fugue bâtie avec le thème même du final, procédé renouvelé de divers maîtres et notamment de Schumann dans son quintetto en *mi* bémol. M. Thurner a aussi fait revenir, vers la fin de son œuvre, quelques mesures de l'andante, qui apparaissent et flottent comme un vague souvenir ; c'est original et poétique. — L'œuvre entière est orchestrée avec une parfaite connaissance des timbres et le sentiment de leur coloris poétique. — Si on l'envisage dans son ensemble, on y reconnaîtra des qualités à la fois solides et brillantes qui témoignent d'une nature artistique d'élite. — L'auteur, qui procède surtout évidemment de Schumann et de Mendelssohn, n'a pas encore une personnalité bien accusée ; — aussi, n'y a-t-il pas toujours complète unité de style. — Je relèverai un peu d'ingéniosité dans l'orchestration ; — enfin, dans la donnée sévère de l'œuvre, conçue dans la forme des concertos de Beethoven, qui sont de vraies symphonies avec piano principal, je voudrais voir modifier le point d'orgue que M. Thurner a placé à la fin du premier morceau et qui est dans l'esprit de la musique dite *brillante*.

« Mais ce sont là de bien minces critiques, de celles qu'on fait pour que l'esprit d'analyse ne perde pas ses droits.

« Le concerto de M. Thurner suffirait à placer haut son auteur dans l'estime des connaisseurs et sera applaudi partout où il sera produit, à Vienne, à Bruxelles, à Londres comme à Paris. »

1872. – Fleur des champs. Valse pour le piano.

Paris, Léon Grus éditeur, DL 1872, in-folio, 7 pages ; cotage L.G.4037. À son élève M^{lle} Sophie Quiot.

La dédicataire est Sophie-Jérôme Quiot, née à Toulon le 30 mars 1842, fille d'un officier du Génie.

1874. – Scène matinale pour piano.

Marseille, Marius Carbonel, DL 1874, in folio, 2+9 pages. À M^{me} Claire Brière.

Des fragments de cette pièce ont été joués dans la saison 1873-1874 de la Société des Quatuors.

1876. – Souvenir de Valfrais. Polka pour piano.

Paris, Simon Richault éditeur, DL 1876, in-folio, 9 pages ; cotage 14073.R. À M^{me} Angèle Chabert.

1876. – 2^e Polonaise pour piano.

Paris, Simon Richault éditeur, DL 1876, in-folio, 1+16 pages ; cotage 14074.R. Datée au titre « 1860 » : cette mention doit probablement faire référence à une ébauche développée par la suite. En *ré* bémol majeur. À Francis Planté.

VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », pages 418-419 : « œuvre de haute envergure : la carrure, l'énergie du motif, les traits brillants et chevaleresques qui l'enroulent, la

manière magistrale, enfin, dont est traitée cette composition, lui donnent tout à fait la couleur de la belle École française du piano, et bien digne de son camarade Planté à qui Thurner l'a dédiée. »

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », page 475 : « *Deuxième Polonaise*, dédiée à Planté, où toutes les ressources de l'instrument sont mises en branle. »

1877. – Fleur endormie. Berceuse pour piano.

Marseille, H. de Wooght, DL 1877, in-folio, 5 pages ; cotage J.M.3. À M^{lle} Marguerite Kléber.

1877. – Gavotte pour piano et violon de L. Grobet transcrite pour piano seul.

Marseille, Marius Carbonel, DL 1877, in-folio, 1+3 pages ; cotage M.C.160.

1877. – Tarentelle pour piano et violon de B. Millont arrangée pour piano seul.

Paris, E. Gérard et C^{ie} éditeurs, DL 1877, in-folio, 11 pages ; cotage C.M.11533.

*1878. – 2^e Concerto en *ré* mineur pour piano et orchestre.*

Inédit. Dédié à M^{me} Fristch-Estrangin.

Interprété pour la première fois le dimanche 3 février 1878 par le Quatuor Millont avec, au piano, le compositeur : « Pianiste et compositeur, Théodore Thurner est une des rares célébrités, marseillaises dont le nom rayonne à bon droit dans toute

la France. Aussi la première audition d'un Concerto inédit de ce maître, joué par le virtuose lui-même, était-elle, une véritable solennité artistique. C'est Dimanche, au quatuor Millont que ce régal nous a été offert. Jamais le quatuor ne s'était vu à pareille fête : cinq cents personnes dans la salle, on s'entassait dans les passages et jusque sur l'orchestre. » (*La Vedette, politique, sociale et littéraire*, samedi 9 février 1878, page 87). — Reprise par le Quatuor Millont le 17 février suivant. — Redonné en 1881 aux Concerts Classiques. — Joué à Toulon, lors de la séance mensuelle de janvier 1900 de la Société artistique, par Joseph Baume, sous la direction de l'auteur (*Les Coulisses*, n° 85, 13 au 20 janvier 1900).

VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », page 420 : « Le second, en *ré* mineur, fut donné en 1878 à une séance du « Quatuor Millont », et, en 1881, aux Concerts Classiques, avec orchestre par conséquent. Celui-ci accuse une tendance plus marquée vers les procédés de l'école moderne : le premier « *allegro* » repose sur deux thèmes, l'un en *ré* mineur, l'autre en *fa*, d'une inspiration très élevée et qui revient en *ré* majeur, avec des détails fort intéressants d'orchestration qui se joignent à l'idée principale, exposée par le piano. L'« *andante* », en *si* bémol, débute par un motif d'une douceur et d'une simplicité charmantes ; une réplique des violons, en mineur et d'un délicieux effet, précède une vigoureuse rentrée de l'orchestre en style fugué ; puis, après quelques développements, le piano reprend le motif en *si* bémol, tout perlé de traits de la plus grande élégance, tout paré de broderies délicates et fines qui le rendent plus ravissant encore. Qu'on se rappelle ces charmantes têtes de Fortuny ou de Chaplin, enveloppées dans de coquettes mantilles qui donnent encore plus de piquant au visage ainsi encadré... Le « *Final* », où il y a plus de recherche, contient un passage très vigoureux, à cinq temps, qui ramène le motif du

premier *allegro* : il couronne superbement ce 2^e Concerto où l'idée philosophique, si je puis dire, est tempérée par cette élégance poétique, cette suite logique et ce charme rêveur qui caractérisaient toutes les idées de Thurner. »

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », page 480 :

« En effet, tout se réunit pour faire de ce Concerto une chose hors-ligne : Concision des thèmes, richesse des développements, noblesse du style, harmonies nouvelles pour l'époque, rythmes d'une périlleuse hardiesse !... Symphonique jusqu'à l'extrême, on y chercherait vainement un épisode qui ne se lie au sujet, une incidente qui ne vienne le compléter. En plus de ces mérites, admirez le piano traité de main d'ouvrier et conservant sa juste souveraineté sur l'orchestre.

« Au milieu, comme une fleur éclosée entre deux chênes, l'*Andantino* — perle mélodique, ineffable modèle de grâce et de clarté, pure merveille de candeur et parfois de passion — l'*Andantino* s'exhale en un doux rêve !...

« Si une légère critique était permise, je dirais que le *Finale* ne remplit pas les promesses de son début. Parti de ce rythme sauvage que Thurner affectionnait comme une antithèse à sa nature, il se fond bientôt dans des répliques et des formules de remplissage. Malgré cette petite réserve, l'œuvre demeure austère, majestueuse, unique. »

Ce concerto connut une seconde version. MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », page 482 : « D'ailleurs Thurner sentait si bien qu'à certains égards son œuvre était en train de vieillir que, vers 1890, il essaya de la rajeunir par quelques retouches. C'est cette deuxième version que nous présenta M^{me} Palmero-Jondry vers 1895 et que le grand artiste, Alfred Cortot, nous fit entendre avec sa maîtrise et son charme habituels au Théâtre Valette, en 1908, dans un concert organisé à la mémoire de Thurner. »

1878. – *Grand Trio en ré majeur pour piano, violon et violoncelle*. 1878.

Inédit. Allegro moderato, scherzo, final. Auditions privées en 1878.

VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », page 420 : « En 1878 encore, nous eûmes le Trio en *ré* pour piano, violon et violoncelle, d'une rare distinction de forme, et qui suffirait à classer son auteur parmi les plus remarquables pianistes-compositeurs de notre époque. »

1878. – *Scherzino pour le piano*.

Paris, imprimerie Moucelot, DL 1878, in-folio, 5 pages ; cotage J.M.36. À M. Alfred Michel. Charles Vincens signale une 4^e édition (Paris, Gallet ; Marseille, Pépin frères).

1878. – *Sous les pins, romance sans paroles pour piano*.

Paris, Richault et C^{ie} éditeurs, DL 1879, in-folio, 1+9 pages ; cotage 16717.R. À son ami Étienne Martin. Romance composée en 1878.

Étienne Martin (1856-1945), fils unique de l'aquarelliste Paul Martin, fit carrière à Marseille comme peintre, compositeur et écrivain.

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », page 475 : « Puis-je oublier *Sous les Pins*, poétique essai d'harmonie imitative où l'on croit entendre le grand souffle du mistral et que mon cher Patron voulut bien me dédier, en 1878 ».

1879. – *Kermesse. Impromptu pour piano*.

Paris, Richault et C^{ie} éditeurs, DL 1879, in-folio, 1+9 pages ; cotage 16775.R. À M. A. Mikele.

VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », page 418 : « orchestrée plus tard, fut applaudie aux Concerts Classiques en février 1883 [...] pleine de vie, de mouvement et de coloris : elle est très curieuse par son rythme étrange (deux mesures à trois temps, suivies de deux mesures à deux temps), avec ses arrêts secs et sa phrase du milieu, si pittoresque. On pourrait reprocher à cette *Kermesse* un peu de recherche dans l'effet, mais c'est, en somme, très personnel, énergique et distingué. »

1879. – *Marche tartare pour piano, opus 20*.

Marseille, H. de Vooght éditeur, DL 1879, 2+9 pages ; cotage D.M.&C^{ie} 142. À M. Benjamin Godard.

Benjamin Godard (1849-1895) excella dans la composition musicale. Il est l'auteur du célèbre opéra *Jocelyn*, d'après Lamartine (1/ Bruxelles, 25 février 1888).

Interprétée au Grand-Théâtre des Nations, à Marseille, en janvier 1882 (*La Vedette*, dimanche 15 janvier 1882, page 57).

1879. – *2^e Menuet pour piano, opus 21*.

Marseille, H. de Vooght éditeur, DL 1879, in-folio, 7 pages ; cotage D.M.&C^{ie} 143. À Aimé Maurel.

Aimé Maurel (1833-1905) passa l'essentiel de sa vie à Hyères (Var). Pianiste et organiste, il a laissé une œuvre importante pour le piano.

Interprété au Grand-Théâtre des Nations, à Marseille, en janvier 1882 (*La Vedette*, dimanche 15 janvier 1882, page 57).

1879. – *Souvenir de Valfrais. Bamboula pour piano*.

Paris, Richault et C^{ie} éditeurs, DL 1879, in-folio, 1+9 pages ; cotation 14073.R.

1879. – *Sonate en la mineur pour piano et violon.*

Inédite. Création lors d'une audition privée en novembre 1879. Reprise au Théâtre-Valette en mars 1883 et aux Concerts classiques en avril 1883.

VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », pages 420-421 : « L'année suivante, en novembre 1879, et dans un salon où l'on honorait le grand art et les grands artistes, Thurner nous faisait entendre sa magnifique Sonate en *la*, pour piano et violon, bien supérieure aux lourdes et grises compositions des maîtres actuels du genre. C'est Léon Pélissier qui enleva à la pointe de son archet la difficile partie de violon de cette sonate qui, le 29 mars 1883, fut exécutée dans un concert organisé par Alexis Rostand au profit de la souscription pour le monument Berlioz. Trois artistes de mérite, MM. Grobet, Miranne et Roche la jouèrent à l'unisson. — Et le succès fut tel que, quelques jours plus tard, en avril, on en demanda une troisième audition, mais aux Concerts Classiques, avec six des premiers violons de l'orchestre qui semblaient encore n'en faire qu'un, aussi bien dans les passages de virtuosité que dans les phrases où se révèle le côté particulièrement élégant et charmeur, je le répète, du talent du Thurner. On apprécia surtout le premier allegro, dont le coloris rappelait Rubinstein, et l'« allegretto » en *fa* dièse mineur, d'un pittoresque étonnant avec sa phrase en majeur — un rêve ! — On fut d'accord pour estimer — avec Sivori, qui la joua plus tard — que cette sonate pouvait être comparée à ce que l'on connaissait de plus parfait en ce genre. »

Également citée par GOUDAREAU (Jules), « Discours de réception », pages 31-32 :

« Quelques mots sur cette œuvre dernière, qu'une bienveillante communication du manuscrit m'a permis de lire avec attention.

« Le premier *Allegro en la mineur*, qui est le ton général de la sonate, est construit sur deux idées mères, présentées et développées dans la pure manière classique. Les idées accessoires se groupent autour d'elles, sans aucun effort apparent. Dans la seconde partie, le compositeur a l'air de vouloir briser son moule ; il a de fières audaces, sa construction tonale prend une singulière hardiesse, il domine son sujet et l'assouplit à une volonté qui ne capitule pas, il l'agrandit jusqu'au moment où la détente se produit, à l'apparition d'une phrase expressive et lente, et la réexposition des idées initiales s'estompe dans la douce tonalité de *la* majeur.

« *L'Allegretto* qui suit en *fa* dièse mineur a un rythme léger, pimpant et véritablement charmeur. La main gauche rend au piano un effet de tambour de basque, et un fin dialogue, sorte de caquetage animé s'établit entre le violon et les réponses du clavier. Puis, c'est une rêverie de l'archet sur un doux balancement de deux accords répétés avec persistance au piano, dans cette tonalité vaporeuse imprégnée du mystère des six dièses à la clef : C'est aussi la clef de la mystérieuse attraction de la musique que le poète sait trouver à ce moment d'inspiration véritable et soutenue.

« Le final, très travaillé, a de l'éclat et de la fougue. Son caractère violent, impétueux, exige qu'il soit joué *avec feu*. Ce sont du reste les indications de l'auteur, dont il faut tenir compte, si l'on veut être au niveau de sa flamme. »

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », pages 485-486 : « [...] la *Sonate en la mineur* pour piano et violon qui, avec les deuxième et troisième Concertos, constituent, à mes yeux, les trois chefs-d'œuvre de Thurner. Édifiés sur des fondements

impeccables, les trois temps de cette sonate se suivent sans faiblesse et avec une imposante cohésion, montrant, tour à tour, un *Allegro* brûlant de fièvre, un *Allegretto* enchanteur, un *Finale* d'un brio indescriptible !... À elle seule, cette sonate suffirait pour établir une réputation. Je ne vois rien, dans le genre, qui lui soit supérieur. »

1880. – *Bonsoir mignonne. Sérénade. Mélodie d'Alexis Rostand transcrite pour piano.*

Paris, « Au Ménestrel », Heugel et Fils éditeurs, DL 1880, in-folio, 1+9 pages ; cotation H.6685. À M. Alexis Rostand.

1880. – *Sérénade pour le piano.*

Paris, Richault et C^{ie} éditeurs, DL 1880, in-folio, 1+7 pages ; cotation 16875.R. En *la* bémol majeur. À M^{lle} Amélie de Saint-Alary.

La dédicataire est Louise-Joséphine-Amélie de Saint-Alary, née à Marseille le 2 novembre 1863. Elle épousa, le 14 janvier 1885, Pierre-Louis-Antoine-Marie Roederer, chef d'escadrons.

1883. – *Fragment symphonique.*

Inédit.

Joué le 24 décembre 1883 par l'orchestre des Concerts classiques.

VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », pages 421-422 : « [...] et le *Fragment symphonique*, entendu le 24 décembre 1883 aux Concerts Classiques, procédait directement de Wagner, aussi bien par l'orchestration, très nourrie, que par l'idée — sauf la troisième phrase qui vient, comme un rayon de soleil,

illuminer le premier temps de cette symphonie en *ré*. C'était la première fois que Thurner écrivait spécialement pour l'orchestre, car, il avait l'habitude de noter d'abord le piano, et il orchestrait ensuite. De là, dans l'orchestration de ses œuvres antérieures, une certaine subtilité dans les moyens et beaucoup de recherche dans l'instrumentation : il est visible, enfin, que ç'avait été fait avec l'intérêt minutieux que met un enlumineur à essayer d'un ton ou d'un autre, sur les diverses parties du dessin qu'il veut colorier. Mais ici, c'était une grande toile où le peintre avait employé tout à la fois toutes les couleurs de sa palette : l'œuvre est toute « pensée » pour l'orchestre, et c'est ce qui en rend l'écriture si achevée. »

1884. – *Élégie pour piano.*

Paris, Richault et C^{ie} éditeurs, DL 1884, in-folio, 1+7 pages ; cotation 17166.R. En *ut* mineur. À la mémoire de C. R.

1886. – *Aria pour piano.*

Paris, Richault et C^{ie} éditeurs, 1886, in-folio, 2+5 pages ; cotation 17393.R. En *la* bémol majeur.

1888. – *Caprice-polka pour piano.*

Paris, Richault et C^{ie} éditeurs, 1888, in-folio, 2+11 pages ; cotation 19060.R. En *si* majeur. À M. Frederigo Bufaletti.

1888. – *3^e Barcarolle pour piano.*

Paris, Richault et C^{ie} éditeurs, 1888, in-folio, 2+10 pages ; cotation 19019.R. À M^{me} Charles Vincens. En *ré* majeur.

1889. – *Pièce pour piano et cor.*

Inédite.

Le chroniqueur du *Ménestrel* signale qu'il a entendu à Marseille, lors d'un concert donné en février 1889, « une pièce inédite de Thurner pour piano et cor » (*Le Ménestrel*, 55^e année, n° 9, dimanche 3 mars 1889, page 71, colonne 1). Également citée, mais sans date précise, par GOUDAREAU (Jules), « Discours de réception », page 35.

1890. – *3^e Concerto en fa mineur pour piano et orchestre.*

Inédit. Dédié à son élève Étienne Martin.

Commencé en août 1889, ce concerto fut créé à la Salle Pépin en février en 1890, puis donné aux Concerts classiques en avril 1891. Il a été également joué le 3 janvier 1901 aux Concerts classiques de Monte-Carlo, sous la direction de Léon Jehin ; soliste Louis Livon. — Nouvelle interprétation le 7 juin 1896 lors de l'admission de Théodore Thurner à l'académie de Marseille, par deux élèves du compositeur, Saint-Ange Jolly et sa sœur Hélène Jolly, dans une transcription pour deux pianos.

VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », page 423 : « le troisième concerto en *fa* mineur, écrit beaucoup plus tard pour piano et orchestre — et dédié à son élève Étienne Martin, — n'eut de très moderne que la forme. Il a été joué à l'Académie de Marseille pour la réception de Thurner dont je parlerai tantôt, et ensuite par M. Louis Livon avec le plus grand succès à Monte-Carlo où M. Jehin dirigeait l'orchestre. C'est une œuvre superbe qui vaut les meilleures productions de l'école contemporaine ; mais, est-ce bien un concerto ? Je crois que l'on devrait plutôt intituler cette œuvre grandiose une « Symphonie avec piano obligé » — ou « Concerto Stuck » — ou

quelque autre titre approchant, — car l'orchestre y joue un rôle considérable, presque le premier rôle tout le temps, en permettant toutefois au piano d'exposer le motif, le laissant à découvert de temps à autre pour des traits éblouissants, ou pour des phrases splendides qu'il reprend avec lui dans un « tutti » enlevant. C'est là une des œuvres où Thurner a le mieux montré son intelligente manière de traiter l'orchestre, car ses ressources, ses sonorités diverses y sont employées avec une rare habileté, avec une entente admirable des effets à produire. »

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », page 483 : « En août 1889, il [Thurner] était à Gréoux (Basses-Alpes) pour y soigner de naissants rhumatismes, lorsque je reçois un mot m'annonçant sa venue à Digne. Quelle joie !... [...]. « Il n'est plus question de douleurs, me dit-il en riant. Il est question d'un troisième Concerto que j'ai fait la bêtise de commencer et qui m'absorbe au point que je viens ici pour fuir les baigneurs, les docteurs et mon traitement !... »

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », page 484 :

« Le *troisième Concerto* sort de tous les patrons classiques. On pourrait l'appeler *Concerto quasi Fantasia*. En un mot, il a l'aspect d'une de ces *Rapsodies Hongroises* importées par Liszt. Comme elles, il est fait de pièces disparates reliées par des récitatifs ou des traits ingénieux. Construit sans aucun des temps d'arrêt de règle usuelle, les mouvements, les sentiments s'y succèdent, s'y interposent, s'y heurtent en des contrastes qui donnent à l'ensemble une variété telle qu'elle frise parfois l'incohérence.

« Ce Concerto débute par une marche d'une chevaleresque envolée et, après avoir épuisé toutes les agitations humaines, se termine sur une extase triomphante. L'œuvre est étrange et virile. Beaucoup plus savante, plus subtile, plus caractéristique que toutes ses devancières, d'une coloration plus chaude, plus

riche, elle marque la pleine maturité de ce beau tempérament qu'était Thurner et serait donc, sans contredit, sa pièce capitale, si la profusion même des procédés employés ne venait, parfois, en troubler la radieuse splendeur !... Tout pesé, si ce *troisième Concerto* n'a ni l'agrément, ni l'unité, ni la pondération du deuxième Concerto dont je vous entretenais tout à l'heure, il a, par contre, une singularité, une opulence, une maîtrise qui balancent les mérites respectifs de ces deux œuvres. »

1894. – 4^e Barcarolle pour piano.

Paris, Richault et Cie éditeurs, 1894, in-folio, 2+6 pages ; cotage 19539.R. À M^{me} Camille Brion. En ré bémol majeur.

1896. – Souvenir des Basses-Alpes, suite de trois pièces pour piano. N° 1, Fleur des montagnes. N° 2, Thorame basse. N° 3, Deux Papillons.

Paris, Veuve Richault mère éditeur, DL 1896, 2+12 pages ; cotages 19743.R. à 19745.R. 1^{re} à mon élève M^{lle} Alix Rodrigues ; 2^e à ma sœur M^{me} Heyberger-Thurner ; 3^e à mon élève M^{lle} Louise Didier.

Pièces composées à Beauvezer, durant l'été 1895, chez l'aquarelliste Paul Martin (1860-1903).

VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », 1907, page 418 : « C'est capricieux, subtil, magique comme un vol de papillons. C'est le printemps mis en musique — et de délicieuse façon. »

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », page 476 : « Donc, en juillet 1895, Thurner se trouvait en villégiature à Beauvezer (Basses-Alpes). Je savais par lui-même qu'il y composait, malgré qu'il n'eût pas de piano. Avec une bonté extrême il me trans-

mettait ses manuscrits au fur et à mesure de leur enfantement. Mais voici l'heure du retour. Thurner s'arrête chez nous, à Digne, où je passe tous mes étés. Je lui offre alors de lui jouer ces trois pièces qu'il ne « connaissait » pour ainsi dire pas puisque, les ayant écrites sans piano, il n'avait pu les juger que par intuition — Beethoven sourd eut-il jamais d'autre contrôle que son entendement ?... »

1896. – Portrait, à une voix et piano.

Marseille, Marius Carbonel éditeur, DL 1896, in-folio, 1+5 pages ; cotage M.C.291. Paroles d'Hippolyte Matabon.

1899. – 3^e Polonaise pour piano et orchestre.

Inédite.

En *mi* bémol. À son élève M. Louis Livon.

Lors de la matinée musicale Baume à Toulon, le jeudi 26 janvier 1899, le programme offrit « une grande polonaise de Thurner » (*Les Coulisses*, n° 34, 28 janvier au 4 février 1899).

VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », page 419 : « la 3^e Polonaise, sous forme militaire, (en *mi* bémol), dédiée à M. Louis Livon, son élève ». — Également citée par GOUDAREAU (Jules), « Discours de réception », page 31.

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », page 463, note 1 : « Louis Livon, né à Marseille, le 17 février 1858. Élève de sa mère, musicienne distinguée, puis de Thurner, Diémer, Pugno, Saint-Saëns et Rubinstein. Professeur à notre Conservatoire depuis 1887. Ses fréquentes auditions aux Concerts classiques de Marseille, aux Concerts Lamoureux de Paris et aux Concerts Léon Jehin de Monte-Carlo ; ses tournées en France, en Angleterre, en Espagne, en Portugal, en Italie et en Grèce, me per-

mettent de le classer parmi les plus brillants concertistes actuels. Son professorat est des plus féconds ; nombreux sont ses élèves récompensés, par la suite, au Conservatoire de Paris. »

1902. – *Fantaisie pour piano, opus 25.*

Paris, Costallat et Cie éditeurs, DL 1904, in-folio, 2+15 pages ; cotage C&C 891. En si. À son élève M^{lle} Marie-Claire Rouquette.

« Un régal, exquis et rare, était offert, mardi après-midi, par M. Théodore Thurner, à quelques amis, critiques musicaux et amateurs d'art. C'était l'audition intime d'une *Fantaisie* inédite, composée par le maître d'après les procédés ultra modernes. L'auteur de tant d'œuvres classiques a voulu montrer qu'il était comme un autre, apte à traiter une idée musicale suivant la formule du jour. Cette gageure qu'il avait faite avec lui-même a obtenu les suffrages de cet auditoire de connaisseurs, triés sur le volet, qui n'ont témoigné qu'un regret, celui de n'oser insister pour le *bis*. L'éminent professeur est en effet à peine remis d'une récente chute de tramway, qui lui a froissé un muscle de la main droite. Ils se sont retirés en exprimant le désir de réentendre encore cette *Fantaisie* où, sans se départir du goût le plus pur, il a réussi à produire les combinaisons de sons les plus nouvelles. » (*La Vedette*, n° 1301, 29 mars 1902, page 163, colonne 1).

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », page 477 :

« la *Fantaisie en si*, op. 25, la dernière en date des œuvres gravées, parue vers 1902 et dédiée à M^{lle} Claire Rouquette.

« Elle m'intéresse moins. Je crois même que Thurner, hanté à ce moment-là par un modernisme outrancier, la fit ainsi pour suivre le courant, mais la fit sans conviction et comme une gageure. À ce jeu, on perd ses qualités propres sans y gagner celles des novateurs conscients.

« Je sais bien que l'évolution permanente du talent de Thurner, son ascension constante vers un idéal toujours plus haut pouvaient laisser prévoir cet assaut final. Mais ces évolutions, cette ascension, s'étaient toujours effectuées, chez lui, normalement et par étapes successives. Tandis qu'ici le bond est tellement immense, tellement imprévu que l'on est en droit de se demander s'il est bien sincère : Arrivé à un certain âge, on ne répudie pas impunément son passé et son originalité acquise avec tant de peine !... »

ca 1902. – *Marche funèbre pour orchestre.*

Inédite.

Citée par GOUDAREAU (Jules), « Discours de réception », page 31.

Pour Étienne Martin (« Théodore Thurner », page 479) : vers 1902.

1903. – *Romance sans paroles pour piano.*

Paris, A. Durand et Fils éditeurs, DL 1903, in-folio, 2+3 pages ; cotage D.&F.6172. À son ami Joseph Baume.

Joseph Baume (1871-1945), fils de Gustave professeur de piano, fit d'excellentes études au Conservatoire de Paris et revint dans sa ville natale pour une belle carrière de pianiste et professeur.

1904. – *Scherzo pour piano, opus 20.*

Paris, Costallat et Cie éditeurs, DL 1904, in-folio, 2+21 pages ; cotage C&C.892. En si bémol mineur. À son élève M^{lle} Lucie Gibault.

Lucie Gibault, « l'élève préférée du Maître » selon Étienne Martin, poursuit de brillantes études au conservatoire de Marseille puis à Paris. Revenue à Marseille, elle y fit une belle carrière de virtuose.

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », pages 475-476 : « Le *Scherzo*, dédié à M^{lle} Lucie Gibault, est à la hauteur des plus beaux modèles du genre. Il est d'une allure noblement tourmentée, foncièrement grave. C'est bien là un descendant des « Scherzi » de Beethoven qui, partant du simple « Badi-nage », en arrivait si tôt au drame le plus poignant ! »

Œuvres non datées et inédites

Pièces religieuses.

VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné », page 427 : « N'est-ce pas à cette heureuse influence, certainement, que nous devons ses dernières compositions d'un genre tout spécial : un *Pater* ; un *Ave Maria* ; un *Tantum ergo* inachevé ? »

Divers

Martin cite encore « plusieurs chœurs » ; le catalogue général de la Bibliothèque nationale de France mentionne un motet et l'on connaît également une messe solennelle à trois voix.

Enfin, une *Humoresque* et une *Pastorale pour orchestre* sont signalées par Pougin, dans le supplément à la *Biographie universelle* de Fétis.

BIBLIOGRAPHIE

Dictionnaire de la musique en France au XIX^e siècle, sous la direction de Joël-Marie Fauquet, Paris, librairie Arthème Fayard, 2003, page 1218, colonne 1.

AMANN (Dominique), *Les Orgues de la cathédrale de Toulon*, Toulon, La Maurinière éditions numériques, février 2013, 99 pages.

AMANN (Dominique), *Orgues et organistes de Toulon au XIX^e siècle*, Toulon, La Maurinière éditions numériques, août 2014, 139 pages.

CAIN (Jean-Robert) et MARTIN (Robert), *L'Orgue dans la ville, le Marseille des organistes*, Marseille, éditions Parenthèses, 2004, grand in-8°, 480 pages ; page 349, colonne 2.

CHORON (Alexandre) et FAYOLLE (François), *Dictionnaire historique des musiciens*, Paris, Valade imprimeur-librairie, décembre 1810 et novembre 1811, in-16°, deux volumes, XCIJ-435 et 470 pages.

FÉTIS (François-Joseph), *Biographie universelle des musiciens*, 2/ Paris, librairie de Firmin Didot frères, fils et C^{ie}, 1860-1867, in-8°, huit volumes. — Supplément et complément publiés sous la direction d'Arthur Pougin, Paris, librairie de Firmin Didot et C^{ie}, 1878-1880, in-8°, deux volumes.

GOUDAREAU (Jules), « Séance publique du 17 mai 1908. Discours de réception », *Mémoires de l'académie des sciences, lettres et beaux-arts de Marseille*, 1908-1911, pages 23-36.

GOUIRAND (André), *La Musique en Provence et le Conservatoire de Marseille*, Marseille, librairie P. Ruat, 1908, in-16,

484 pages.

MARTIN (Étienne), « Théodore Thurner », *Mémoires de l'académie des sciences, lettres et beaux-arts de Marseille*, 1912-1915, pages 459-489. Daté à la fin : « Marseille, novembre 1910 ».

OBERDOERFFER (Auguste), « Nouvel aperçu historique sur l'état de la musique en Alsace en général et à Strasbourg en particulier (de 1840 à 1913) », *Bulletin de la société des sciences, agriculture et arts du département du Bas-Rhin*, 1913, pages 255-396 ; séance du 24 novembre 1913.

ROSTAND (Alexis), *L'Art en province. La musique à Marseille, essais de littérature et de critique musicales*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1874, in-16, iv-256 pages.

SANTON (François), « Les orgues de Saint-Victor de Marseille », *L'Orgue*, n° 171, juillet-août-septembre 1979, pages 25-27.

SITZMANN (le frère Édouard), *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Rixheim, imprimerie de F. Sutter et C^{ie}, 1909-1910, deux volumes in-8°, VIII-1105 pages. I. A-J ; II. K-Z, additions et rectifications recueillies pendant l'impression.

STEPHAN (Édouard), « Séance publique du 7 juin 1896. Réponse au discours de Théodore Thurner », *Mémoires de l'académie des sciences, lettres et beaux-arts de Marseille*, 1904-1905, pages 185-198.

THURNER (Théodore), « Séance publique du 7 juin 1896. Discours de réception », *Mémoires de l'académie des sciences, lettres et beaux-arts de Marseille*, 1904-1905, pages 179-184.

VERAN, *Historique de l'église Saint-François-de-Paule*, Toulon, imprimerie d'E. Aurel, 1860, grand in-8°, 84 pages.

VINCENS (Charles), « Rapport sur le concours de 1887 », *Mémoires de l'académie des sciences, belles-lettres arts de*

Marseille, années 1885-1887, pages 315-318.

VINCENS (Charles), « Théodore Thurner aîné, sa vie, son œuvre », *Mémoires de l'académie des sciences, lettres et beaux-arts de Marseille*, 1906-1907, pages 405-432.

Dominique AMANN

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873* et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre résidant de l'Académie du Var (30^e fauteuil).